

## ORIGINE DU NOM DES RUES DE PARIS.

SEPTIÈME ARTICLE.

### RUE SAINT-ANDRÉ DES ARTS.

#### I. — LA RUE SAINT-ANDÉOL DE LAAS.

Au dixième siècle, les vastes terrains limités par la Seine, et s'étendant d'un côté jusqu'à la rue du Bac et de l'autre jusqu'à la place Maubert, s'appelaient le Pays de Laas, et appartenaient aux abbés de Saint-Germain des Prés.

A mi-route de l'abbaye, aux murs du palais de Julien (aujourd'hui le palais des Thermes), au lieu même où est actuellement la place Saint-André des Arts, s'élevait au milieu d'un bouquet d'arbres un oratoire dédié à saint Andéol, et qu'on appelait *Saint-Andéol de Laas*. La route qui conduisait de l'oratoire à Saint-Germain, et qui s'appelait route de Saint-Germain, s'étant bientôt trouvée bordée de maisons et d'habitations, prit le nom de *rue Saint-Andéol de Laas*. Nous verrons dans le cours de notre récit comment la rue Saint-Andéol perdit son nom pour prendre celui de *rue de la Clef*, qu'elle quitta pour accepter définitivement celui de *Saint-André des Arts* qu'elle porte aujourd'hui.

#### II. — LE FILS DU QUARTENIER ET LA FILLE DU PARCHEMINIER.

En 1417, sous le règne du malheureux Charles VI, la rue Saint-Andéol de Laas comptait au nombre de ses habitants deux bons et vieux amis, jadis compagnons d'armes et alors braves bourgeois de Paris. L'un, nommé Leclerc, avait fait avantageusement le commerce des grains et des farines, et gagné une fortune très-belle

pour le temps. A la mort de sa femme, il quitta son commerce, et acheta une charge de capitainerie dans la garde bourgeoise; il était quartenier, c'est-à-dire chef de quartier, et gardien de la porte de Buci, à laquelle attenait sa maison, et ce titre et ces doubles fonctions de quartenier et de gardien de porte lui donnaient bel air et certain crédit dans la rue Saint-Andéol et ailleurs. Le bonhomme Leclerc s'enivrait de ces honneurs, savourait les délices de son pouvoir, et ne s'occupait point comme il aurait dû le faire de l'éducation de son fils Perrinet, qui profitait jusqu'à l'abus de la liberté que lui laissait son père.

Sous prétexte de fréquenter les écoles, il passait ses journées, avec de mauvais compagnons, dans les tavernes et autres lieux de perdition, laissant aux dés et aux tarots tout l'argent qu'il arrachait à la faiblesse de son père, et qu'il allait même souvent jusqu'à lui dérober.

L'ami et voisin du bonhomme Leclerc se nommait Marcel Budé, parcheminier de l'abbaye Saint-Germain des Prés, ce qui lui valait de beaux et sûrs bénéfices qui se résumaient chacun an en bonnes livres parisis mises de côté avec grand soin pour former la dot de la gentille Yvonne, sa fille.

On ne l'avait vu, disaient les bonnes gens du quartier, d'amitié plus solide et plus entière que celle qui unissait le quartenier et le parcheminier. Jamais oie de primeur, volaille d'élite alors, comme l'on sait, ne se rôtiissait chez Marcel Budé, que Leclerc et son fils n'en vinssent prendre



leur part ; jamais gobelet d'hypocras ne se vidait chez le quartenier, qui savait le composer en profond connaisseur, que le parcheminier ne fût appelé à venir en boire à la santé de monseigneur le roy. Chaque dimanche d'ailleurs trouvait régulièrement les deux familles réunies pour souper alternativement dans l'un ou l'autre logis aussitôt après la vesprée, et l'on ne se séparait souvent que longtemps après le couvre-feu sonné, petit privilège que s'attribuait, de son autorité de presque magistrat, le quartenier, en dépit des ordonnances royales et des remontrances des gens du guet.

C'était toujours à la fin de ces diners prolongés et en mêlant le miel et la canelle au vieux vin chaud qui provoquait à l'épanchement, qu'on renvoyait Yvonne et Perrinet pour causer de leur union, qui depuis vingt ans était le rêve caressé des deux pères, et devait mettre le sceau au bonheur de leur vieille amitié. La mère d'Yvonne, seule, ne montrait nul empressément pour l'accomplissement de ce projet ; Perrinet n'inspirait pas de quiétude à son cœur de mère, il hantait de méchantes sociétés, avait un caractère violent et emporté, et ne savait s'imposer aucun frein. Mais le courage de dame Budé n'allait pas jusqu'à s'opposer ouvertement aux vues de son époux et maître, encore moins jusqu'à lutter contre son autorité ; elle croyait faire tout ce qu'il était possible en plaçant certaines remarques à propos, en signalant les défauts saillants du caractère ou les écarts de conduite de Perrinet.

Les deux amis n'avaient pas grand'peine à mettre à néant cette opposition timide : Perrinet était beau, Perrinet aimait Yvonne, il en était aimé ; Perrinet, marié, deviendrait sage ; encore quelques années, il succéderait à son père dans l'honorable charge de quartenier, puis.... il serait riche un jour. Force était donc à la pauvre dame Budé de se taire, et les deux amis, tout fiers de sa défaite, buvaient un dernier coup d'hypocras à l'heureuse issue de leur

projet, ajourné au printemps de l'année suivante, mais dame Budé ne devait pas vivre jusque là... Elle mourut bientôt.

### III. — LES DISSIONS CIVILES CONDUISSENT AU CRIME.

Deux factions se disputaient alors le pouvoir qui s'échappait des mains du vieux roi Charles VI, devenu insensé ; c'étaient les Bourguignons, ainsi nommés parce qu'ils avaient le duc de Bourgogne pour chef, et les Armagnacs que commandait le connétable d'Armagnac, dévoué à la reine. Chaque bourgeois de Paris avait adopté un de ces deux partis qui déchiraient la France et la menaient à sa ruine à travers la misère, les massacres et la désolation.

En sa qualité de quartenier, Leclerc tenait pour les Armagnacs qui étaient au pouvoir ; Budé au contraire faisait les vœux les plus ardents pour le triomphe du duc de Bourgogne, qui devait délivrer, disait-il, la France de la femme méchante et impie, et damnée reine Isabeau de Bavière ; car la passion politique du bonhomme Budé n'épargnait ni la femme, ni la souveraine.

Pour le malheur de Perrinet, de la pauvre Yvonne et de leurs deux familles, la fatalité voulut que l'époque depuis longtemps arrêtée pour l'union des deux jeunes gens arrivât justement au plus chaud des dissensions politiques de maître Budé et de Leclerc, qui, oublieux de leur vieille et inaltérable amitié, ne guettaient plus que l'occasion de devenir ennemis jurés ; cette occasion se présenta naturellement.

Le premier jour du mois de mai 1418, le quartenier cédant aux ardentes sollicitations de son fils, et mettant un moment de côté les méchantes querelles de la politique pour s'occuper du bonheur et de l'avenir de son Perrinet, se détermina, non sans peine toutefois, à se rendre avec lui près du parcheminier pour réclamer l'exécution des promesses échangées.

Les deux visiteurs surprirent le bonhomme Budé dans son arrière-boutique,



seul, la tête appuyée sur ses mains, et paraissant plongé dans des réflexions pénibles.

C'était un dimanche, quelques moments avant le souper; peut-être le bonhomme pensait-il aux joies de leurs réunions d'autrefois à pareille heure, à pareil jour; peut-être se disposait-il à regretter d'avoir ainsi sacrifié à des intérêts étrangers son bonheur à lui, celui de sa fille, peut-être, les joies de son intimité, son amitié du berceau; peut-être au sortir de cet entretien rétrospectif avec lui-même se serait-il décidé à faire la démarche que tentaient Leclerc et son fils... qui sait, hélas! ce qu'une minute apporte de changement dans les événements de la vie!..... Malheureusement les visiteurs eurent le tort immense, irréparable de devancer cette minute fatale, et comme dans le cœur de l'homme il y a, il faut bien le reconnaître, plus de mauvais que de bon, à la vue de son ami et de son fils, Budé se fit gloire de se montrer glacé, insensible, impitoyable même. Il éprouva une secrète joie en remarquant un léger tremblement d'émotion dans la voix de son vieux et bon camarade qui n'attendait qu'un signe pour se jeter dans ses bras; il constata avec un farouche plaisir la pâleur qui couvrait les joues de Perrinet, et abusant des avantages de sa position, il crut pouvoir tout obtenir en exigeant tout.

Sa réponse fut précise, courte, sans ménagement ni pitié; elle se terminait ou plutôt se résumait par ces mots: « Mon Yvonne ne sera jamais la femme du fils d'un Armagnac. » Ce à quoi avait répondu Leclerc indigné en entraînant son fils: « Et Perrinet ne s'alliera jamais à la fille d'un Bourguignon, d'un rebelle, d'un traître à son roi et à son pays. »

#### IV. — TRAHISON.

Une pensée fatale, maudite, était entrée au cœur de Perrinet au moment où il quittait avec son père le logis du parcheminier; il se nourrit de cette pensée durant toute

sa longue nuit de fiévreuse insomnie, et comme, lorsque le démon envoie ainsi une de ses inspirations au malheureux pour son éternelle perdition, il a soin de placer à ses côtés un agent toujours prêt à pousser à l'abîme la victime qu'un éclair de repentir pourrait sauver, un de ces suppôts de Satan se rencontra à point pour encourager le fils du quartenier dans sa damnable résolution, et lui fournir les moyens de l'accomplir sans retardement.

Dans le voisinage de maître Leclerc demeurait un autre bourgeois de Paris, sans foi, ni loi, ni véritable amour de son pays, quoiqu'il appartint comme chef de corps d'état à l'abbaye de Saint-Germain des Prés. C'était le boucher Debray, dont l'étal de la porte de Bucy était richement accablé, et qui appartenait corps et âme, ainsi que tous ceux de la corporation, au parti du duc de Bourgogne. C'est à cet homme de sang et de violence, plus digne de figurer dans une armée de mécréants que dans la sage et fidèle bourgeoisie de la bonne ville de Paris, que Perrinet, désespéré, hésitant encore, alla demander conseils et consolations.

L'effet produit par le vent du nord sur l'incendie qui s'allume n'est pas plus prompt, plus terrible que ne le fut sur l'esprit et le cœur de Perrinet la parole du perfide boucher.

« Que Satanais soit mon patron! s'écriait-il aussitôt que le pauvre Perrinet lui eut fait ses confidences, si roche et glaçon ne sont braises auprès d'un amoureux tel que toi, mon fils! Quoi! tu aimes la gente Yvonnelle du père Budé, tu en es aimé; dame fortune, comme disent les poètes, met sous ta main le moyen tout aisé de l'obtenir, et tu hésites! Je te croyais, foi de tueur de bœufs, un gars mieux avisé.

— Mais quel est donc ce moyen? demanda en grinçant les dents de rage Perrinet, irrité dans son orgueil et dans sa passion pour Yvonne.

— Oh! il paraîtra tout petit, reprit le



méchant qui s'appliquait à irriter le pauvre insensé, si on le compare aux grands biens qu'il doit produire ; mais n'est-ce pas avec une pierre et une humble fronde de berger, si ma mémoire n'est point trompeuse, que David tua le Philistin, délivra son pays, et par suite devint roi ? Eh bien, toi, mon Perrinet, sans courir les mêmes dangers, tu peux sauver ton pays, faire glorifier ton nom, à l'égal de celui de monseigneur le roi, et acquérir le bonheur avec ton Yvonne.

— Que faut-il faire ? que faut-il faire ? s'écria hors de lui Perrinet dont on éveillait les deux passions les plus ardentes ; que faut-il faire ? et, par la mémoire de ma mère, je le jure !... je le ferai !...

— Tu le jures ? reprit le boucher d'un air sûr désormais du triomphe.

— Je le jure !

— Eh bien, écoute ? etsi tu aimes véritablement Yvonne, dans quelques jours son père sera fier de te la donner. »

Et après avoir emmené Perrinet dans un réduit ignoré, pratiqué dans le haut de la maison, il le mit au courant de tout un plan de conspiration depuis longtemps formé en faveur du duc de Bourgogne, dont il était un des agents les plus actifs et les plus déterminés, et dont lui, Perrinet, allait devenir l'instrument.

Quand le fils du quartenier sortit de ce long et ténébreux entretien, il était pâle, sa poitrine était oppressée, la pensée de son serment lui semblait lourde à porter ; car si jusque-là il avait commis des fautes, de ce jour seulement, il se trouvait en présence d'un crime.

Mais un mot du méchant Debray chassa de son cœur toute hésitation ; il vit maître Budé le félicitant, et fier de l'appeler son fils, son Yvonne lui tendant les bras et l'appelant son époux : il oublia son vieux père dont il allait déhonorer les blancs cheveux, il oublia Dieu qu'il allait offenser sans espoir de pardon, et tout à sa passion aveugle, il alla noyer dans le vin, en compagnie

d'autres perdus, la dernière pensée de repentir que lui laissait son bon ange avant de s'éloigner pour toujours.

#### V. — UNE LIGNE D'HISTOIRE.

Vingt-sept jours se sont écoulés depuis le solennel entretien auquel nous avons assisté chez le boucher Debray, et dans lequel Perrinet s'est lié par un serment terrible. Nous sommes à la veille du 29 mai 1418. Le quartenier qui n'avait plus jamais reparlé d'Yvonne ni de son père à Perrinet, mais qui y songeait sans cesse, car la perte de l'amitié de son vieux compagnon lui était insupportable, soupa silencieusement avec son fils, dont l'esprit et les pensées étaient toutes au grand événement qui allait s'accomplir.

Puis l'honnête quartenier se coucha en ayant soin de placer sous son chevet, suivant son usage, la clef de la porte de Buci, confiée à sa garde ; récita dévotement ses prières et s'endormit.

Disons maintenant ce qui s'était passé à l'issue de l'entretien de Perrinet avec le boucher. Celui-ci était allé en hâte trouver ceux de sa corporation qui étaient dévoués au duc de Bourgogne, et leur avait fait part de la bonne occasion qui se présentait de donner entrée dans Paris à leur patron et à ses partisans. Par suite de cette communication, plusieurs bourgeois, au nombre de sept ou huit, allèrent secrètement trouver à Pontoise le sire de l'Isle-Adam, gouverneur de cette ville pour le duc de Bourgogne, et convinrent avec lui du jour, de l'heure et du lieu où ce commandant se présenterait sous les murs de Paris avec toutes les troupes qu'il pourrait réunir, et il fut arrêté que le coup de main aurait lieu dans la nuit du 28 au 29 mai. Or, au soir du jour où nous nous trouvons, l'Isle-Adam, suivi de huit cent soldats, parvenait, sans être aperçu, jusqu'au mur de la porte de Buci, et le boucher Debray, ainsi que quelques autres complices, attendait dans la rue que Perrinet lui jetât



les clefs qu'il devait dérober à son père pendant son sommeil.

Lorsque la respiration bien égale et légèrement sonore du digne Leclerc vint annoncer à son fils qu'il était profondément endormi, celui-ci s'approcha du lit avec précaution, glissa sa main sous l'oreiller et en retira la clef de la porte de Buci, lorsqu'un coup de sifflet, parti de la rue, l'avertit qu'on attendait après lui, et que des poignards bien aiguisés se promenaient devant la maison sous de bénignes apparences, mais prêts cependant à le punir s'il s'avisait de manquer à son serment.

Perrinet entra doucement la fenêtre et lança la clef dans la rue.

Aussitôt des cris venant du dehors éveillèrent en sursaut l'honnête quartenier, lequel se mettant à son séant, et surpris de trouver son fils debout près de son lit, lui demanda ce qu'il advenait.

« Ce qu'il advient, mon père, c'est le duc de Bourgogne qui entre dans la ville de Paris par la porte de Buci, dont je lui ai livré la clef; aussi Budé, reconnaissant, me donnera Yvonne pour femme.

— Jésus-Dieu ! serait-il possible ? Que dis-tu là, mon fils, mon Perrinet, tu as perdu l'esprit, n'est-ce pas, que tu tiens de pareils discours?... Mais non ! non !... la clef n'est plus là, il m'a volé ma clef, le traître, le méchant, le damné ! Va-t'en, va-t'en, je te maudis, païen, mécréant. Tu n'as plus de pays, tu n'as plus de père, tu n'as plus qu'un Dieu, mais pour te punir et nous venger tous ! »

Perrinet s'éloigna, effrayé de la malédiction de son père, tandis que le digne homme s'habillait à la hâte, décidé à se faire tuer, heureux de pouvoir offrir son sang à son roi, pour laver le crime et le déshonneur qui allait s'attacher à son nom.

## VI. — LE PRIX DU CRIME.

Favorisés par l'obscurité, les Bourguignons s'avancent sans obstacles jus-

qu'au Châtelet, dont ils s'emparent aux cris de : Vive le Dauphin ! Vive le Roi ! Leur corps d'armée s'accroît à chaque instant de partisans nouveaux et de séditeux improvisés, soldats prêts pour toutes les révoltes, quel que soit le cri qu'on doive pousser, quel que soit le drapeau qu'il faille suivre.

Ils se portent en fureur à l'hôtel Saint-Paul, demeure habituelle du roi, en brisent les portes et pénètrent jusqu'à lui. Ce malheureux prince, dont les chagrins avaient augmenté la folie, les regarde d'un air insouciant et ne peut répondre aux questions qui lui sont adressées. Ne pouvant en rien tirer, les conjurés le jettent sur un cheval et vont le montrer au peuple. Cependant d'odieux massacres, d'atroces vengeance s'accomplissaient sur tous les autres points de Paris ; le vénérable connétable d'Armagnac, le chancelier de Marle, l'évêque de Coutances et quinze cent dix-huit autres fidèles sont égorgés et leurs cadavres livrés aux outrages d'une foule furieuse. Mais leur succès, qui d'ailleurs ne fut point de durée, n'était point complet, car la reine venait de se réfugier au château de Vincennes, et le prévôt de Paris, Tanneguy-Duchâtel, avait mis le Dauphin en sûreté dans la bastille Saint-Antoine.

La corporation des bouchers qui croyait le pouvoir du duc de Bourgogne définitivement établi dans Paris et sur la France, ne se montra point ingrate envers celui qui avait été l'instrument de leur victoire; ils ramenèrent en triomphe Perrinet dans la rue témoin de ce qu'ils appelaient sa belle action, en criant : « Gloire au sauveur du pays ! »

Mais Perrinet n'osa point entrer dans la maison de son père, où l'on venait de rapporter son cadavre; il courut chez Yvonne. Là aussi, hélas ! la mort l'avait devancé : le digne Budé, qui s'en était allé combattre, se souvenant de son métier d'autrefois, s'était fait tuer sous les murs de l'hô-



tel Saint-Paul, dans les rangs opposés à ceux de son vieil ami.

A la vue de Perrinet, Yvonne se voila d'abord la face, comme pour se soustraire à un spectacle qui lui faisait horreur, puis reprenant aussitôt sa dignité en même temps qu'elle revenait au sentiment de ses devoirs nouveaux : « Perrinet, fit-elle d'un air triste, mais sévère, Perrinet, je vous aimais honnête et bon, je vous aimais fidèle serviteur de votre pays et de votre roi ; aujourd'hui que vous vous êtes montré méchant et déloyal, que vous avez trahi votre pays et votre roi, je ne vous aime plus, je ne vous aimerai plus jamais. Allez, allez bien loin de céans, mauvais et maudit que vous êtes ; tâchez de trouver des pleurs pour émouvoir notre Dieu que vous avez offensé, pour laver le sang que vous avez fait verser, et laissez-moi prier le reste de ma vie pour obtenir votre pardon et la réparation des maux que vous avez causés. »

Perrinet, malheureux déjà, dévoré par les remords, ne trouvant plus dans son cœur, à la place des joies qu'il espérait, que de sanglants souvenirs, que de stériles et tardifs repentirs ; s'inclina devant cette digne et solennelle déclaration d'une séparation éternelle ; il s'agenouilla devant Yvonne en versant des larmes brûlantes, baisa humblement le seuil de cette maison qu'il ne devait plus franchir, et s'enfuit comme fit autrefois Adam devant l'ange du Seigneur qui le chassait du paradis terrestre.

Trois jours après on recueillait sous le portique de l'Oratoire de Saint-Andéol, un cadavre, dans la poitrine duquel était enfoncé un couteau. Un rassemblement s'était formé à l'entour de ce cadavre, auquel on ne trouvait point de nom. Yvonne, qui sortait de la prière matinale, s'approcha du groupe et reconnut sans peine le malheureux Perrinet, qui venait de recevoir d'une main inconnue le châtimement de sa trahison ou qui s'était fait lui-même son juge et son bourreau. Yvonne ne poussa

pas un cri, ne proféra pas une plainte, elle se contenta de s'agenouiller en face du réprouvé des hommes, pour implorer en sa faveur la compassion du Dieu des miséricordes.

Le lendemain même, rien ne l'attachant plus à la terre, elle avait donné sa maison à une parente pauvre, distribué aux malheureux du voisinage ce qu'elle possédait d'argent et de hardes, et était entrée dans le couvent des religieuses Saint-Victor, afin d'y pleurer et prier le reste de sa vie pour ceux qu'elle avait aimés.

Là finit le drame de la rue Saint-Andéol de Laas. Nous ajouterions bien volontiers que les Bourguignons, voulant honorer l'acte de Perrinet, lui avaient fait couler en plomb une statue qui fut placée devant la maison qu'il avait habitée ; mais il nous faudrait ajouter que, quand la paix eut succédé aux tourmentes de la guerre civile, la population parisienne, justement indignée contre la mémoire du traître, renversa cette image, la traîna dans la boue, et pour vouer d'une manière plus durable ce nom à l'infamie qu'il avait méritée, fit de sa statue une borne qu'on vit longtemps au coin des rues Saint-Andéol et de la Vieille-Bouclerie.

Pareillement, et pour perpétuer le souvenir d'une trahison que la postérité devait maudire, la rue Saint-Andéol prit le nom de *rue de la Clef*, en mémoire de la clef de la porte de Buci, livrée par le fils du quartenier.

Plus tard, quand les ressentiments du drame que nous venons de raconter se furent apaisés, cette rue trop fameuse reprit son ancien nom de *rue Saint-Andéol de Laas*. Puis, le peuple, ce grammairien dont on finit toujours par accepter les règles et les lois, fit par corruption de Saint-Andéol, *Saint-André*, et de Laas, *des Arts* ; et telle est l'origine et l'étymologie du nom de la rue *Saint-André des Arts*.

VICTOR HERBIN.



## BIBLIOGRAPHIE.

*Correspondance de madame Campan avec la reine Hortense*, publiée avec notes par J. A. C. Buchon; 2 vol. in-8°.

4<sup>e</sup> et dernier article.

Dans une lettre à la duchesse de Saint-Leu à son château d'Arenenberg, en Suisse, madame Campan raconte une histoire fort intéressante que je vais vous transcrire ici.

« Un homme jeune, aimable et riche avait été envoyé, par ses concitoyens, comme député à l'Assemblée législative, qui, sous la dénomination de Convention nationale, a laissé de si terribles souvenirs. Ami de la liberté, ennemi des crimes qui se commettaient alors, le jeune homme fut promptement rangé parmi les aristocrates, dénoncé et mis hors la loi, c'est-à-dire condamné à être guillotiné aussitôt qu'on pourrait l'arrêter, et sans jugement préalable.

Il quitte Paris, se déguise en menuisier et bénit la mémoire de Jean Jacques Rousseau, qui, par la lecture de son *Emile*, lui avait donné le désir d'apprendre ce métier. C'est à toi, immortel philosophe, s'écriait-il, que je vais devoir la vie ! Nul ne sait mieux que moi faire aller la varlope. Tu dis dans ton ouvrage : « Qui de nous ne » serait heureux, à de certaines époques » de sa vie, de pouvoir dire à un menuisier : — Maître ! veux-tu un ouvrier ? » Je dois cet utile talent à cette simple phrase, et, fidèlement répétée, elle va me soustraire à l'échafaud.

Il s'arrête dans un village à six lieues de Paris, se présente à l'atelier d'un menuisier et répète cette phrase de l'*Emile*. Il est accepté; il travaille; on est content de son savoir-faire et de son ardeur. Mais Jean

Jacques n'avait pas prévu cet horrible régime de terreur dont la seule idée l'eût révolté. Il ne s'agissait plus seulement de gagner son pain sans descendre à de viles ressources, il fallait se soustraire à la plus affreuse inquisition. Le jeune ouvrier était obligé d'aller le *decadi* (1) boire avec ses compagnons; il buvait mal, et après avoir bu il tapait encore plus mal son verre sur la table. On l'examina, et le plus grossier de tous lui dit : « Tu m'as la mine d'être un suspect déguisé. » Il fit bonne contenance; mais dès le soir même, il quitta le village, et marcha toute la nuit. Au lever du soleil, il arriva sur une des hauteurs qui dominent Paris, et contempla douloureusement cette ville où la mort l'attendait... mais dans laquelle cependant il espérait trouver plus de chance de salut qu'à la campagne.

Durant son séjour à Paris, il avait eu occasion de voir plusieurs fois une veuve qui n'avait point de domestique et vivait d'une petite rente et des travaux d'une fille unique âgée de dix-huit ans, qui demeurait quatre étages au-dessus de sa mère, dans une petite chambre près de laquelle était un atelier où elle peignait des papiers pour éventails dont la vente lui procurait un assez bon profit. Son talent, très-supérieur à l'emploi qu'elle en faisait, lui avait valu la visite du jeune député qui, conduit par la veuve, était venu admirer de fort beaux dessins de la jeune artiste. .... C'est vers cet asile qu'il dirige ses pas. A sept heures du matin, il entre en évitant d'être vu, et frappe légèrement à la porte de la jeune

(1) Le dimanche ayant été supprimé, le *decadi*, dixième jour du mois, était consacré au repos.



filles. Déjà elle était à l'ouvrage. Elle ouvre. « Je suis mort, mademoiselle, lui dit-il, si vous ne consentez à me sauver la vie. Mais avant de passer le seuil de votre porte, je prends Dieu à témoin que vous recevrez votre époux, et que je vous respecterai comme tout homme d'honneur doit respecter celle que son cœur a choisie. »

La jeune personne n'hésite pas, il entre; elle l'établit dans son atelier, l'y nourrit en secret, car elle ne voulait pas livrer sa mère à des alarmes qu'elle gardait pour elle seule, et l'heureux 10 thermidor étant arrivé, le jeune député épousa la généreuse fille qui lui avait sauvé la vie.

« Ils vivent, continue madame Campan, dans une belle terre à quinze lieues de Paris, et, sauvé des dangers auxquels exposent les places dans des temps de révolution, il n'a voulu depuis s'occuper que des soins qu'exige l'exploitation de sa propriété. »

Madame Campan, lorsque son élève est la jeune Hortense de Beanharnais, termine ses lettres par les expressions les plus tendres; lorsqu'elle est la femme de Louis Bonaparte, le respect se joint à la tendresse; lorsqu'elle est devenue reine de Hollande, les lettres de madame Campan se terminent par des marques de respect; puis, quand son élève n'est plus que duchesse de Saint-Leu, ses lettres reprennent les expressions les plus tendres et les plus reconnaissantes.

Je joins ici quelques-unes de ces formules pour terminer les lettres, que plusieurs de vous, mesdemoiselles, m'ont souvent demandées.

Aimez-moi comme je vous aime.

Aimez-moi toujours comme votre plus tendre et sincère amie.

Adieu! Croyez que je vous ai voué l'amitié la plus tendre.

Je vous attends, vous embrasse et vous aime tendrement.

Vous savez combien je vous aime; je craindrais d'affaiblir l'expression de mes sentiments en essayant de vous les peindre.

Adieu, bonne; je suis à vous pour la vie.

Adieu, madame; pensez quelquefois à la personne du monde qui vous est le plus attachée, et recevez avec votre bonté ordinaire l'hommage de son profond respect et de sa tendresse.

Je mets aux pieds de Votre Altesse et mon profond respect et l'expression de tous mes sentiments.

Recevez, madame, avec votre ancienne bonté pour moi, l'expression de mon profond dévouement et de mes bien tendres sentiments.

Je suis avec le plus profond respect, madame, de Votre Majesté, la très-humble et très-obéissante servante.

Je mets aux pieds de votre majesté tous les sentiments d'un cœur vraiment à elle, et de mon profond respect.

Agréez ma plus vive reconnaissance et mon plus profond respect.

Recevez, madame, les nouvelles expressions des sentiments que je conserverai jusqu'à mon dernier soupir, et qui sont inséparables de mon plus profond respect.

Adieu encore, madame, je vous aime et vous aimerai jusqu'à ma dernière heure.

Madame Campan avait perdu cent quinze mille livres de revenu à la Révolution qui, en 93, emporta la monarchie; sous l'Empire, son travail lui mérita une existence honorable, mais à la chute de l'Empereur elle se trouva ruinée de nouveau; la Restauration ne se souvint pas de ce que madame Campan avait été pour la malheureuse reine Marie-Antoinette, et



peut-être se souvenait-elle que cette dame était tante de la maréchale Ney... l'institutrice des filles de la Légion-d'honneur...

Madame Campan mourut de douleur de la mort de son fils unique ; ils ne vivaient

tous deux que d'une pension de 6,000 francs que lui faisait sa chère élève, la duchesse de Saint-Leu, mère de Louis Napoléon.

M<sup>me</sup> J. J. FOUQUEAU DE PUSSY.

## LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

### PENSAMIENTOS.

Que escondida vida  
La del que huge il mundanal ruido,  
Y signe la escondida  
Senda por donde han ido,  
Los pocos sabios que en el mundo han sido.  
Que nos le turba el pecho  
De los soberbios grandes, el estado,  
Ni del dorado techo  
Si admira, fabricado del sabio moro, en jaspes  
[sustentado.

Un no rompido sueño,  
Un día puro, alegre, libre quiero ;  
No quiero ver el ceño  
Vanamente severo  
De aquien la sangre enzalse ó el dinero.  
Vivir quiero conmigo,  
Gozar quiero del bien que debo al cielo,  
A solas sin testigos  
Libre de amor, de celo,  
De odio, de esperanza de recelo.

FRAY LUIS DE LEON.

### PENSÉES.

Qu'elle est paisible la vie  
de celui qui fuit le bruit du monde,  
et suit le sentier solitaire  
qu'ont parcouru les quelques sages  
qui ont passé ici bas ! car son cœur  
n'est pas troublé par les honneurs  
qui environnent les grands orgueilleux,  
et, s'il admire leurs toits dorés, soutenus  
par des colonnes de jaspe, chef-d'œuvre du  
maure luxueux, il ne saurait les envier.

Je veux un sommeil tranquille,  
un jour pur, brillant et libre ;  
je ne veux pas voir l'expression  
dédaigneuse et vaniteuse de celui qui  
ne doit son éclat qu'à sa naissance ou à son or...  
Je veux vivre avec moi,  
je veux jouir du bien que je dois au ciel,  
seul, sans témoins,  
exempt d'amour, de jalousie,  
de haine, d'espérance et de crainte.

M<sup>lle</sup> EULALIA FOUIGNET.





## OCTILIE,

CHRONIQUE FLAMANDE.

### I. — LE VASSAL.

« Mon père, hâtez-vous ! un moment de retard c'est la mort, et la mort sans confession ! »

Ainsi parlait au portier de l'abbaye des Dunes, un vieillard pauvrement vêtu et qui semblait avoir fait une longue course en bravant la nuit et la tempête.

Le portier s'inclina et rentra dans l'intérieur de la maison. Au bout d'un demi-quart d'heure d'attente, le vieillard vit poindre une lumière au fond du cloître, qui, placé près de la porte d'entrée, environnait de ses sombres arcades une cour gazonnée où l'on entendait tomber l'eau du ciel. La lumière approcha, et l'on put voir un religieux, vêtu de la robe blanche de Cîteaux, qui marchait la tête nue et dans un respectueux recueillement. Il vint vers le vieillard, et lui dit à voix basse :

« Conduisez-moi, je vous suis.

— Mais, révérend père, n'allez-vous pas au moins vous couvrir la tête?... Entendez comme la pluie tombe ! C'est le coup de vent du jour des Morts... »

Le prêtre secoua la tête et entr'ouvrant son froc, il laissa voir une bourse de velours rouge qu'il portait respectueusement sur sa poitrine, et qui contenait les saintes huiles et l'hostie consacrée. A cette vue, le vieux Flamand se découvrit à son tour, et honora la présence de son Dieu par une profonde génuflexion.

« Partons ! » dit le religieux.

Le vieillard, que nous nommerons Guido, prit une grande lanterne de corne, et marchant devant son compagnon, il tâcha d'éclairer la route. La nuit était affreuse. La mer du Nord,

pressée par un vent impétueux, soulevait ses vagues énormes, qui déferlaient sur la grève avec des plaintes sinistres et de sours gémissements, et quoique le chemin des dunes, que suivaient les voyageurs, fût élevé au-dessus du niveau de la mer, ils voyaient souvent les flots venir se briser à leurs pieds comme des monstres dont la gueule béante vomissait des masses de blanche écume. Une teinte uniforme et sombre couvrait l'horizon ; la pluie tombait, pressée et incessante, et le vent mêlait ses cris stridents à ce bruit monotone. La robe du religieux, la peau de bique qui couvrait les épaules du pauvre Guido ruisselaient d'eau, mais ni l'un ni l'autre ne ralentissaient le pas. Le prêtre priait à voix basse et suppliait le maître des orages, qu'il portait caché sur son sein, de lui frayer la route jusqu'au chevet du mourant qui l'attendait. Enfin, Guido s'écria :

« Voilà Furnes ! Je vois les lumières des maisons. Descendons par ce sentier ; dans cinq minutes nous serons à la maison de Gilbert ! Notre-Dame des Dunes fasse qu'il soit encore temps ! »

Ils se hâtèrent, et franchissant les rues de la ville maritime plongée dans le sommeil, ils arrivèrent auprès d'une pauvre cabane, bâtie dans un quartier isolé ; une pâle lumière brillait à l'étroite fenêtre... Guido frappa ; une vieille femme ouvrit la porte et s'écria :

« Ah ! révérend père c'est Dieu qui vous amène..... Gilbert vous attend pour mourir. »

Le religieux, bénissant Dieu, franchit le seuil et se trouva dans une chaumière où tout portait les traces d'une extrême misère et d'un long abandon. Les meubles



étaient rares et grossiers ; mais au-dessus de la cheminée, on voyait attachés un haubert et un morion, une épée à deux mains et une dague, entretenus soigneusement. Le possesseur de ces armes gisait dans un coin de la chambre sur quelques planches couvertes de paille. C'était un homme jeune encore, qui semblait d'une constitution mâle et robuste ; mais malgré sa force et sa jeunesse, la main de la mort l'avait frappé. Assis sur son séant, il jetait devant lui de sombres regards, et ses mains s'égarèrent convulsivement sur le vieux manteau qui couvrait sa couche. Le religieux s'avança vers le mourant, mais soudain celui-ci se souleva, regarda le moine de ses yeux hagards et s'écria :

« Elle ! encore elle !... Oh ! sauvez-moi ! »

Et il cacha son front dans ses mains, comme pour se dérober à la vue d'un objet terrible. Le père Eusèbe fit un signe à la vieille femme et au vieux Guido, le charitable voisin qui l'avait amené ; ils se retirèrent. Alors, s'approchant du lit, le moine prit la main de Gilbert et lui dit :

« Que craignez-vous, mon frère ! C'est un ami que Dieu vous envoie, ou plutôt votre Dieu vient lui-même vers vous pour vous soutenir dans les derniers combats. Prenez courage, et avec la grâce de l'Esprit-Saint, tâchez de m'ouvrir votre conscience ! »

Gilbert retira sa main, la connaissance parut lui revenir, et regardant le religieux avec l'expression d'une fermeté sombre, il répondit :

« Prêtre, je n'ai rien à te dire.

— Mais, mon frère, mon cher frère, vos instants sont comptés... Avant que de paraître devant le souverain juge, déposez le fardeau de vos fautes et recevez dans votre âme le sang de Jésus-Christ ! Je vous supplie de ne pas me repousser ! »

Gilbert repartit avec une violence effrayante :

« Je ne parlerai point !... je l'ai juré !... mes lèvres sont scellées !... Esprits d'enfer !

je n'ai rien à vous dire... vous me connaissez... faut-il que je vous avoue ce crime auquel vous m'avez poussé ?... Des juges !... des tortures !... je ne parlerai pas... je connais mon devoir de vassal... je ne parlerai pas !

— Mon ami ! s'écria Eusèbe épouvanté, votre maître lui-même vous ordonnerait de parler.

— Mon maître ! ah ! ah ! dit Gilbert, avec un rire farouche, le noble Berthold ? non ! non ! il sait bien que son écuyer mourra et se taira... Mais qui es-tu ? s'écria-t-il avec terreur et en fixant le moine penché sur lui, est-ce toi ?... Oh ! ne m'approche pas ! ne me montre pas ta robe blanche, mouillée par l'eau de la fontaine... Qui parle de fontaine ?... Jette-t-on une femme noble dans une mare pour la noyer ? Ah ! ah ! je vous défie maintenant ! »

Mais aussitôt, étendant les bras dans l'ombre avec un geste d'effroi, il reprit d'une voix basse :

« Ne m'approche pas ! va vers ton époux !... Est-ce moi qui ai commandé le meurtre ? est-ce moi qui ai donné de l'or à l'assassin ? est-ce moi qui te haïssais, enfin ? Va vers le noble Berthold, va, Godelive !... moi, je n'ai fait que lui obéir ! »

Le père Eusèbe essaya d'interrompre ce délire, et montrant le crucifix au malheureux vassal, il lui dit :

« Au nom de Jésus-Christ, mort sur la croix pour vous, confessez et détestez vos crimes, et recevez-en l'absolution ! mon frère, il vous reste un moment !

— Je ne parlerai pas ! je ne trahirai pas mon maître... Éloigne-toi, Godelive, le froid de tes vêtements me glace ! Pourquoi me regarder avec des yeux suppliants ? il n'y a rien de commun entre nous... toi, au ciel, moi... »

Il n'acheva pas, et plongea son front sous la couverture de son lit. Le prêtre le découvrit, mais ses lèvres n'avaient plus de souffle, la poitrine n'avait plus de battements... tout était fini. Le père Eusèbe se



prosterna, puis courbant le front vers la terre, il pria jusqu'au matin.

## II. — LA MARE AUX SAULES.

Parmi tous les seigneurs de la Flandre, nul ne semblait plus favorisé des dons de la fortune que le noble Berthold. Son lignage était antique et pur, ses richesses considérables, sa renommée sans tache, car il possédait les deux vertus de son époque, la bravoure et la libéralité. Il avait eu pour épouse la belle et pure Godelive, fille du comte de Boulogne ; mais elle avait péri à la fleur de ses ans, d'une manière mystérieuse, et qui, plus d'une fois, durant les soirs d'hiver, faisait l'objet des timides conversations des serfs et des valets ; une seconde femme l'avait rendu père d'une fille, nommée Otilie. Cette enfant belle et charmante, était pourtant, depuis son premier jour, un objet d'affliction pour ses parents : elle était frappée de cécité. Depuis ces deux événements, depuis la mort de Godelive et la naissance d'Otilie, le sourire avait fui des lèvres de Berthold, et la sérénité semblait bannie de son âme. Dans les banquets, sa coupe demeurait toujours pleine, il opposait à la gaieté, aux chants, aux rires de ses compagnons, un front de marbre, une bouche éternellement morose et des regards toujours tristes et rêveurs. A la guerre, tantôt il se laissait emporter par une fureur indomptée, tantôt il semblait qu'une terreur secrète glaçât son bras et son cœur. Il aimait tendrement sa fille, et parfois il l'éloignait de lui, comme si la vue de cette innocence et de ce malheur eussent évoqué à ses yeux des souvenirs funestes ; enfin, nulle part le repos n'existait pour son âme, ni au pied des autels, qu'il cherchait et fuyait tour à tour, ni sur le chevet de sa couche, confident de ses rêves inquiets et de ses veilles sinistres, ni au conseil, ni au combat, et le plus misérable de ses vassaux, le voyant passer, pâle et sombre, silencieux comme

un fantôme au milieu des vivants, pouvait dire : « Loué soit le Dieu de Job et de Lazare ! je suis plus heureux que cet homme-là ! »

Or, par une belle journée d'automne, Otilie, alors âgée de douze ans, se trouvait dans une salle du château de Ghistelle, qu'elle habitait avec ses parents. Elle était entourée de plusieurs jeunes filles, compagnes de son âge, que l'on rassemblait autour d'elle pour égayer la triste nuit de son infirmité. Otilie était plongée dans un grand fauteuil, auprès d'une haute fenêtre par où arrivaient les rayons pâles et voilés du soleil. Seule, elle était triste et inactive : autour d'elle, ses amies abrégeaient les heures par leurs industrieux travaux. Les unes filaient la laine et le lin, une autre brodait une robe destinée à parer, à la Noël prochaine, la statue de Notre-Dame ; deux autres parcouraient un curieux manuscrit, semé de lettres fleuries, brillantes et colorées comme les roses au mois de mai. Toutes étaient gaies et animées : sur Otilie seule pesait le faix et l'ennui du temps. Une de ces jeunes filles s'aperçut de son accablement (c'était la plus pauvre et la plus humble d'entre elles), et s'approchant d'Otilie, elle lui dit avec douceur :

« Damoiselle, vous semblez avoir souci ? que pouvons-nous faire céans pour vous distraire ?

— Hélas ! ma mie, je n'en sais rien !

— Voulez-vous que je vous conte l'histoire du saint moine Winox, qui se rendit ermite au bord de la mer ?

— Je la connais.

— Vous plait-il entendre le beau fabliau de messire Lyderic, qui a fondé la châtellenie de Lille ?

— Non pas... tout me déplaît... Ah ! Ludwine, si le bon Dieu voulait me permettre de voir, je ne m'ennuierais jamais !

— Eh bien, dit Ludwine avec une inspiration soudaine, il faut venir le demander à Madame Marie, mère de Dieu, et



notre chère Dame... Son image est là-bas, dans le creux d'un chêne; j'y vais prier souvent. Venez, venez, damoiselle!

— Je le veux bien! s'écria Otilie soudain ranimée; je n'ai pas de permission à demander: ma mère est à Bruges, et mon père est à la chasse. Venez, Ludwine. »

Les deux jeunes filles mirent leurs capes, et franchirent les cours, les fortifications et le pont-levis. Le pays était en paix, la baronnie habitée par des vassaux fidèles, on les laissa donc aller librement. Elles traversèrent les champs dépouillés de leurs ondoyantes moissons, les prairies sur lesquelles planait une vapeur blanche et diaphane, que le soleil aspirait sans pouvoir la dissiper, et elles arrivèrent enfin à l'entrée de la forêt de Ghisteltes. Les chênes séculaires, qui peut-être avaient vu passer les armées romaines, s'élevaient comme des monarques au-dessus des sapins, frêles et tristes, et des genêts, des bruyères, des myrtils que le sol de cette partie de la Flandre produit en abondance; tout était silencieux. Les premières rigueurs de l'automne étouffaient le gazouillement des oiseaux; ils ne chantaient plus, mais ils volaient d'un air empressé sous le feuillage jauni, et becquetaient les fruits rouges du sorbier, les mûres des ronces et les baies du genévrier. Les jeunes filles s'avancèrent sous une avenue ombreuse, mais Ludwine cherchait en vain le grand chêne qui renfermait dans ses flancs moussus la sainte image qu'elle aimait à invoquer. Otilie avait répété plusieurs fois :

« Sommes-nous bientôt à ta petite chapelle?

— Damoiselle, dit enfin Ludwine, je crois que je me suis trompée... il faudra revenir sur nos pas... la bonne Notre-Dame est là bas, à droite.

— Oh! ma mie, je suis bien lasse, je voudrais me reposer quelque peu.

— Eh bien, damoiselle, je vais vous conduire sous ce grand saule, là bas... il laisse traîner ses branches jusque dans l'eau de

la fontaine, une belle fontaine où les nuages se mirent... Vous vous assiez sur le gazon, et j'irai vous chercher des mûres et des noisettes. Venez! »

La jeune aveugle suivit sa conductrice: celle-ci l'installa sur le gazon, raz et touffu comme du velours, arrangea autour d'elle les plis de sa cape, et puis, vive, forte, alerte, se mit à courir pour dépouiller les buissons de leurs fruits sauvages. Otilie demeura seule. Elle était accablée de fatigue et de soif, et il semblait que les feux rosés du soleil mourant vinssent se refléter sur ses joues. Appuyée contre le tronc du saule, elle écoutait le murmure de la fontaine... tout à coup, l'idélui vint de plonger ses mains dans cette eau pure, et d'en rafraîchir son front et ses lèvres. Elle s'avança avec dextérité et prudence, sens intérieurs que le ciel a donnés aux aveugles; elle s'agenouilla au bord du ruisseau dont l'harmonieux murmure enchantait son oreille; elle avança sa main... qui rencontra d'abord les racines chevelues et traînantes des germandrées, et se mouilla enfin au contact glacial de l'eau. Otilie humecta aussitôt son front et ses joues; mais à peine les gouttes limpides eurent-elles touché ses paupières, qu'elle poussa un cri qui frappa les profondeurs de la forêt. Ludwine accourut aussitôt; elle trouva sa compagne à genoux, au bord de la fontaine, les mains jointes et les yeux levés au ciel, dans une attitude d'extase et de contemplation.

« Damoiselle, qu'avez-vous? s'écria Ludwine effrayée.

— Ludwine! je vois... je ne suis plus aveugle!... le jour s'est fait!... Je te vois, tu es là!... Voilà la fontaine! voilà des arbres, et voilà le ciel... le beau ciel... O mon Dieu! c'est donc bien vrai! »

Ludwine, muette d'étonnement, s'approcha, prit les mains d'Otilie, et la contempla avec admiration. Ses yeux étaient ouverts... ils avaient des regards et des étincelles, ils souriaient à travers les larmes,



et toute son âme se reflétait dans leurs transparents miroirs.

« Oh ! damoiselle ! c'est un miracle ! dit Ludwine d'une voix basse et profondément émue. Prions Dieu ! »

Elles se mirent à genoux, et levèrent les mains au ciel ; mais elles ne purent parler, le bonheur était trop fort pour leur frêle nature. Enfin Otilie baisa la terre, et dit : « Toute ma vie, ô mon Dieu ! je vous servirai... » Puis, se relevant : « Viens, dit-elle, allons vers mon père, il me dira comment je dois remercier Dieu... Viens ! »

Elle jeta encore un regard sur la fontaine, aux eaux mystérieuses et bénies, et se remit en chemin. Sa fatigue était oubliée, son pas devenait de plus en plus rapide ; elle répétait sans cesse à Ludwine : « Oh ! que mon père sera heureux ! » Et l'idée de ce bonheur si prochain, si complet, activait encore sa marche légère. Enfin elles aperçurent le manoir de Ghistelle, dont les tours grises se confondaient avec les teintes d'un ciel nébuleux. Une des salles était fortement éclairée, et ses hautes fenêtres brillaient, ardentes, au milieu des ombres du soir : « Mon père est là ! dit Otilie ; allons le trouver. »

### III. — LA SALLE DU BANQUET.

Les joyeux chasseurs étaient bruyamment la Saint-Hubert, autour d'une table qui pliait sous le poids des coupes, des hanaps et des plats d'argent où fumait la venaïson. Au haut bout de la table, au-dessus de la nef, était assis le maître du château, Berthold de Ghistelle. Seul, il ne partageait point la gaieté générale ; appuyé contre le dossier de sa chaise sculptée, les yeux baissés, il jouait nonchalamment avec sa dague, et ne prêtait qu'une oreille distraite aux propos de guerre et d'amour qui s'échangeaient parmi les convives. Il tressaillit pourtant à une parole qui venait d'arriver jusqu'à lui : un vieux chevalier racontait une histoire de chasse :

..... « Et mon épieu cloua la bête con-

tre terre... c'était auprès de la mare aux Saules. »

Berthold, à ce mot, s'agita et pâlit comme s'il eût reçu un coup mortel. De l'autre bout de la table, un chasseur lui dit : « Est-il vrai, messire, que Gilbert, votre bon écuyer soit mort ? Par notre Dame ! c'était un fier soldat ! »

Berthold n'eut pas la peine de répondre, la porte s'ouvrit, les serviteurs reculérent, étonnés comme à la vue d'une apparition merveilleuse.... C'était Otilie, belle comme un séraphin, animée d'une émotion sainte, traversant la salle d'un pas ferme et rapide. Elle vint tomber aux pieds de son père, qui s'était levé en la voyant, et s'écria :

« Mon père, bénissez Dieu ! il m'a rendu la vue !.... regardez-moi et louez le Seigneur ! »

A ces mots, tous s'étaient levés en tumulte ; Berthold, dans un transport de joie sauvage, avait saisi sa fille, la pressait contre sa poitrine, l'éloignait pour la mieux voir, la contemplait, la dévorait des yeux et la couvrait de baisers et de larmes. Elle, suspendue à son cou, le regardait avec tendresse et répétait :

« O mon père ! je ne savais pas qu'il fût si malheureux d'être aveugle ! mais, parlez-moi ! êtes-vous content ? Que ma mère n'est-elle ici !

— Ah ! dit-il d'une voix étouffée, c'est le premier instant de bonheur depuis... Mais comment la miséricorde de Dieu s'est-elle manifestée ?

— J'étais allée dans la forêt pour y prier la Sainte-Vierge, et, fatiguée, je m'étais assise auprès d'une fontaine... j'ai puisé de l'eau et j'ai lavé mes yeux... aussitôt ils se sont ouverts... j'ai béni Dieu et je suis accourue... »

— Oui, messire, c'était à la mare aux Saules ! » dit Ludwine qui avait suivi son amie.

A ces mots, Berthold tomba à genoux, comme foudroyé. Son front altier se courba



vers la terre, et il s'écria d'une voix profonde :

« Oh ! Godelive ! c'est donc ainsi que tu te venges !

— Mon père ! qu'avez-vous ? s'écria Ottilie en voulant l'enlacer de ses bras.

— Eloigne-toi ! dit-il, éloigne-toi ! pauvre enfant ; le crime de ton père est assez grand pour flétrir même ton innocence... »

Ottilie avait reculé, épouvantée ; tous se taisaient... Berthold restait prosterné ; il releva enfin la tête, et dit :

« Qu'on ouvre les portes, que tout le monde entre, serfs et valets ! qu'on aille chercher l'aumônier du château ! Et vous, barons, chevaliers, mes hôtes et mes compagnons, demeurez !... ce que j'ai à dire doit être public. »

Les portes étaient ouvertes, déjà la salle était remplie des vassaux et des manants qui voulaient voir Ottilie, la jeune aveugle, que la main de Dieu venait de guérir ; l'aumônier arriva à son tour... Quand Berthold le vit, il étendit la main... un silence profond, terrible, régna aussitôt : le châtelain était pâle, humilié ; il avait, par un mouvement involontaire, rejeté loin de lui sa dague et son épée ; et, désarmé, à genoux, le front nu, il éleva la voix et dit :

« Ecoutez-moi tous : vous, prêtres, vous, compagnons de guerre et de plaisir, vous, mes soudoyers et mes vassaux, et vous aussi, Ottilie ! Le ciel, par des signes visibles, m'ordonne de parler... je lui obéis !

Vous savez tous que j'eus pour première femme Godelive, fille d'Eustache de Boulogne... elle était belle et innocente, et pourtant je ne l'aimais point... sa pureté insultait à mes vices, sa sainteté condamnait mes crimes, et sans qu'elle m'eût donné nul sujet de plainte, je la haïssais comme Satan haït les anges et les bienheureux... J'avais auprès de moi le complice

des fautes de ma jeunesse, un homme qui possédait ma confiance.... Chaque jour, la vertu de Godelive me semblait plus odieuse ; chaque jour, je détestais davantage et sa piété fervente, et le calme que son âme répandait sur son front.... Un jour, je laissai échapper une parole... Gilbert la comprit, et, vingt-quatre heures après, Godelive, surprise dans une de ses promenades solitaires, seul plaisir que je lui eusse laissé, fut plongée dans la mare aux Saules... Elle périt en priant pour moi, et son cadavre gardait encore le sourire de paix que rien n'avait pu effacer ! Oh ! mais Dieu l'a vengée ! Godelive, morte, pâle, glacée, m'a suivi dans les fêtes et les banquets, dans les batailles et dans les tournois, elle m'a suivi près d'une nouvelle épouse, près de l'enfant de mon amour ! Plus de paix ! plus de sommeil ! plus d'espérance ! Et maintenant, Dieu la venge encore ! mais comment ? L'eau de la fontaine où Godelive a péri vient de rendre la vue à ma fille, et moi, misérable, je confesse devant Dieu et devant les hommes la sainteté de Godelive et mon crime !... Sainte martyre de Jésus-Christ ! pardonnez-moi !

— O mon père ! s'écria Ottilie, je prierai Godelive, et elle pardonnera !

— Berthold de Ghistelle, dit le prêtre, Dieu pardonnera aussi ; il agréa le repentir, et ne rejette pas le cœur contrit et humilié. Relevez-vous et bénissez le Seigneur (1) ! »

M<sup>me</sup> EVELINE RIBBECOURT.

(1) Le culte de sainte Godelive, martyre, est encore populaire en Flandre. Surius, évêque de Téroouanne, a écrit sa vie. On en trouve aussi la relation dans les Bollandistes (6 juillet). Berthold bâtit, à Ghistelle, une église et un monastère de filles, en l'honneur de sa sainte épouse.

## AISCHA.

Mesdemoiselles, je viens d'assister à un spectacle qui m'a vivement émue, et sera compris par vos jeunes imaginations. Je vous raconterai le drame lorsque j'aurai dépeint la scène.

Imaginez-vous trente-cinq ou quarante instruments, dont quatre ophicléides, exécutant l'ouverture de *Guillaume Tell*, sous les platanes, en dehors des fortifications de Bone, au pied du gigantesque Édough. Dans le fond, la montagne du Sainton. Le fort de la Casebah couronne le sommet de la montagne intermédiaire. A gauche et à droite, la vallée du Carésas, dont le sol brûlé par le soleil d'Afrique, privé de toute plantation, donne un avant-goût de la solitude du désert. De larges éclairs illuminent d'un pâle éclat l'immense perspective de cette décoration. Un orchestre d'airain envoie au loin ses sons éclatants; les échos sauvages des gorges de l'Édough retentissent de la grande harmonie de cette suave musique, tandis que le hautbois, la clarinette et le cornet à piston modulent de doux et gracieux motifs. Mais ce n'étaient plus comme à l'Opéra les braves Helvétiques qui animaient la scène : toutes les nations éparses sur le sol africain semblaient y avoir envoyé leurs députés. Les Spahis, les Maures, les Juifs, les Maltais, les Corses, les matelots et les soldats français, et le brillant état-major du 43<sup>e</sup> de ligne, formaient un assemblage varié, animé. Dans l'ombre, quelques Arabes élégamment drapés dans leur burnous blanc, appuyés contre des arbres, écoutaient les sons de la musique de Rossini. Tous venus là avec la plus parfaite insouciance, chacun s'était placé au hasard, et le hasard les avait groupés avec tout l'art

qui donne tant de magie aux effets de la scène. De minute en minute, l'éclair fendait la nue, jetait ses vastes lueurs sur ce grand théâtre, et les roulements du tonnerre se mêlaient aux roulements du tambour.

Telle était, mesdemoiselles, l'esquisse de cette décoration dominée par la coupole azurée des nuits d'Afrique. Maintenant, venons au drame.

Les yeux fixés sur les derniers plans de cette grande scène, j'avais distingué à mi-chemin du sommet de l'Édough, une petite maison, laquelle, blanchie à la chaux comme toutes celles du pays, se détachait, à cette immense distance, comme un petit point blanc sur le flanc noir de la montagne. Je me demandais qui pouvait être assez courageux ou assez original pour percher sa demeure dans un tel éloignement de tout commerce humain. Avec une longue-vue je distinguai aisément des trous percés dans les murailles tels que dans nos colombiers d'Europe. Le toit était bâti en terrasse, mais personne n'en y montrait, et cependant la maison paraissait habitée.

Ma curiosité fortement excitée, je fis des questions, et j'obtins les détails suivants.

A quelque distance de Bone, sur le territoire de Coudia Mena, était une tribu arabe, riche en troupeaux, et gouvernée par un chef, homme de courage et d'un patriotisme exalté. Aïsha et Mohamed étaient ses deux enfants. La nature avait doué le jeune Mohamed d'une grande beauté, mais d'une constitution frêle; dans la vie privée il se montrait rempli de douceur. Aïsha au contraire ajoutait à des traits fortement accentués une haute stature et un caractère indomptable. Au moment de



l'occupation française, la tribu fit partie des colonnes arabes qui combattirent contre nous. Aïsha et Mohamed aux côtés de leur père se montrèrent dignes de lui ; mais il tomba, et en mourant, c'est à sa fille qu'il tendit son arme avec un regard qui lui commandait de le venger. Toute résistance des Arabes était devenue inutile, ils furent enveloppés, et conduits prisonniers à la Casebah. En faveur de son sexe, Aïsha fut traitée avec égards ; elle comprit peu à peu quelques mots français, mais elle ne pouvait ni ne voulait dissimuler la haine qu'elle portait à ses vainqueurs. Tous les bons traitements furent inutiles pour l'amener à accepter notre domination ; elle rejetait avec fierté les conditions imposées par le règlement, et comme on ne pouvait se décider à user de sévérité envers cette jeune fille, on lui rendit la liberté, ainsi qu'à ses compagnons. Aïsha rejoignit les restes errants de sa tribu, et se retira dans les montagnes, près de Guelma. Le soulèvement des tribus d'Ellarouch lui remit les armes à la main ; mais à dater de cette époque, toutes ses expéditions devinrent malheureuses, quoique méditées et conduites avec une extrême prudence. Aïsha, fille d'un chef renommé, renommée elle-même par son courage et sa haine contre les Français, fut investie de l'autorité que lui décernèrent les hommes de sa tribu. Son frère lui-même cédait à son ascendant ; lorsqu'elle donnait un avis, ordonnait une mesure, et que son œil noir se fixait avec sévérité sur ceux qui résistaient, Mohamed se soumettait le premier, et son exemple décidait les autres.

Philippeville sortait du sol de l'Algérie ; sur ses blanches murailles flottait le drapeau français. Du sommet des montagnes de Bougie, Aïsha et ses Arabes voyaient les fortifications garantir la sécurité de la ville naissante et assurer la puissance aux conquérants. Tristes, découragés, ils murmurèrent les mots de soumission et de paix. Restée seule avec son frère, qui les suivait

DIX-HUITIÈME ANNÉE, 4<sup>e</sup> SÉRIE. — N<sup>o</sup> II.

du regard sans témoigner de mécontentement : « Mohamed ! lui dit-elle, est-ce que tu voudrais aussi vivre sous le joug de l'infidèle et porter à son service le mousquet qui a tué ton père ? — Aïsha, répondit Mohamed, trop de sang a été versé. Les tribus voisines ont accepté en échange de leur soumission des relations de commerce et d'amitié ; elles sont heureuses et paisibles à ce prix ; soumettons-nous, ma sœur ; mon père nous en eût donné l'exemple s'il eût pu prévoir le bien que pouvaient nous faire nos vainqueurs. Aïsha, tu le sais, on nous conserve nos lois, nos usages ; notre religion et son culte sont protégés ; acceptons la domination des Roumis, pendant qu'un traité est possible encore. — Jamais ! lui répondit la jeune fille. Si ton âme a perdu la force et l'énergie de l'enfant du désert, la mienne aura hérité seule du courage et du patriotisme de notre père. » Alors elle se dirigea vers sa tente, et fit appeler les hommes de sa tribu.

« Frères, leur dit-elle, notre cause est la cause d'Allah ; elle veut des cœurs dévoués, purs de tout regret. Que ceux de vous qui sentent défaillir leur volonté se rendent aux tentes des Roumis et se soumettent ; mais que ceux qui comme moi chérissent l'indépendance du désert, que ceux-là me suivent, s'ils veulent vivre et mourir sans avoir subi la honte de l'étranger. »

Une partie de la tribu se leva lentement, et après avoir jeté un triste regard sur la fille de leur chef, ils descendirent les montagnes de la Kabylie, et se rendirent au camp français, où leur soumission fut accueillie. Le lendemain, Aïsha leva ses tentes et se rendit vers les montagnes Noires, où s'étaient retirées d'indomptables tribus.

Mohamed paraissait complètement malheureux ; il aimait sa sœur, l'idée de l'abandonner ne lui vint jamais, mais il voyait avec douleur qu'elle méditait sans cesse des excursions qui ne pouvaient qu'entretenir l'esprit de révolte sans arriver à cet



afranchissement du pays, devenu impossible. Dévoré de chagrin, il s'éloignait de la tribu, s'enfonçait au fond des ravins, errait dans les plaines, et ne réparait qu'au bout de plusieurs jours, exténué de fatigue, de besoin. Alors, se jetant sur la terre sans vouloir échanger un seul mot, on le voyait essuyer furtivement quelques larmes quand ses yeux contraignaient les yeux perçants de sa sœur.

Toutes les tentatives faites par Aïsha contre les détachements français avaient constamment les plus fâcheux résultats; il semblait qu'une fatalité s'attachât à dépister ses Arabes, à les chasser, à les repousser dans leurs sauvages retraites, et cependant il était facile de voir qu'on les ménageait, et qu'on les traitait plutôt en enfants révoltés qu'en ennemis. On possédait si bien le secret de leurs attaques, leurs ruses se trouvaient si promptement déjouées, qu'il fallut bien penser que leurs délibérations étaient connues d'avance.

Aïsha avait deux compagnons auxquels elle donnait sa confiance; depuis quel-que temps, l'un d'eux s'étant aperçu que ces revers successifs mécontentaient la tribu, et que l'autorité d'Aïsha était souvent mise en question, résolut de profiter d'un moment favorable pour se faire investir du commandement. Aïsha ayant pénétré ses vues, résolut de surveiller ses démarches, le soupçonnant de la trahison qui avait déjoué ses projets.

Une nuit, Aïsha et quatre hommes de sa tribu descendirent l'Edough. Au bout de trois heures de marche, ayant entendu un léger bruit, ils s'arrêtèrent en observation derrière un caroubier. Bientôt ils aperçurent un Arabe enveloppé dans son barnous, se dirigeant vers Bone. Arrivé sur l'un des mamelons qui bordent la plaine du Caresas, il fit entendre un signal sans doute convenu, car trois cava-

liers français vinrent à sa rencontre. L'entretien dura quelques minutes, ils se séparèrent, et l'Arabe, prenant un autre chemin que celui par lequel il était venu, s'enfonça dans un ravin, puis reparut gravissant le flanc de la montagne de Fer. En ce moment quatre balles l'ayant frappé, il tomba. Aïsha, convaincue que c'est le traître qui vient d'être tué par son commandement, s'élance avec rapidité et arrive sur le lieu où gisait sa victime... mais au premier regard jeté sur la forme blanche étendue à ses pieds, elle hésite, frémit, et découvrant la figure de l'Arabe, elle pousse un cri de douleur, puis s'emparant du cadavre, elle le soulève dans ses bras, court vers les bords de la Seybouse, s'arrête, cherche à étancher le sang qui coule des blessures, et s'apercevant que la vie est éteinte, elle lance le mort dans les flots. Mais le bruit des coups de feu avait attiré la garde des avant-postes; elle arriva assez à temps pour retirer des eaux le corps qui venait d'y être précipité..... C'était celui de Mohamed!

Les quatre Arabes avaient rejoint leur tribu à la vue des soldats lancés à leur poursuite. Aïsha fut arrêtée. La malheureuse jeune fille déclara avoir commandé le meurtre de son frère; car, ne voulant pas lui survivre, elle s'accusait pour être condamnée; mais elle fut acquittée, et bientôt après, ayant obtenu le corps de Mohamed, elle le fit enterrer à la place même où le plomb l'avait frappé. Autour de sa fosse, elle fit élever quatre murs dont elle se construisit une maison, et c'est là que la désolée fille du désert, ayant dit un éternel adieu à sa tribu, vit en recluse avec sa honte de voir son pays habité par les infidèles, sa douleur de la trahison de son frère, et ses remords de l'avoir fait tuer.

M<sup>me</sup> LAURE PRUS.

Bône, 15 octobre 1849.



## L'ANGE GARDIEN.

Qu'il est joli l'ange qui vous protège,  
Petits enfants!... il a vos blonds cheveux,  
Vos blanches mains, plus blanches que la neige,  
Et vos yeux bleus.

A. RAINGUET.

Un jour, auprès du tronc inondé de lumière,  
D'où la Vierge Marie accueille la prière  
Et la dépose aux pieds de Dieu,  
Une voix s'éleva si faible, si pleurante,  
Qu'on eût dit le soupir d'une bouche expirante  
Qui murmure un dernier adieu.

La voix disait : « Vierge Marie,  
» Vous qu'en vain jamais on ne prie,  
» Qui gémissiez sur nos malheurs,  
» Je viens dans ma douleur amère,  
» Je viens vous prier pour ma mère  
» Qui nuit et jour verse des pleurs.

» D'abord paisible et fortunée,  
» De ses enfants environnée,  
» Elle eut des jours pleins et joyeux.  
» Ainsi qu'une blanche colombe,  
» Moi la première, de la tombe  
» J'ai pris mon essor vers les cieux.

» En proie à de longues alarmes,  
» Elle n'a pour sécher ses larmes  
» Que mon frère qui va mourir.  
» Il va mourir, Vierge Marie,  
» Vous qu'en vain jamais on ne prie,  
» Qu'un ange aille le secourir !

» Oh ! permettez-moi, Vierge sainte,  
» De quitter la céleste enceinte  
» Et de veiller sur son berceau.  
» Si vous n'exaucez ma prière,  
» Parmi les ifs du cimetière  
» Va s'ouvrir un double tombeau.

Car à ses côtés, à toute heure,  
» Ma pauvre mère est là qui pleure...

- » Sauvez mon frère du trépas.  
» Pour moi, je serai sur la terre  
» L'ange qui, voilé de mystère,  
» Doit accompagner tous ses pas...  
  
» Bientôt, hélas ! je vois le monde,  
» Cette mer immense et profonde,  
» L'entourer de plus d'un danger ;  
» Mais que je sois sa bonne étoile,  
» Et que je dirige la voile,  
» De son esquif frêle et léger.  
  
» Et si jamais pendant l'orage  
» Son âme restait sans courage  
» Pour invoquer votre saint nom,  
» Que ma voix en secret éveille  
» Ce nom qui dans mon cœur sommeille  
» Comme sur la lyre un doux son !  
  
» Vierge sainte, Vierge Marie,  
» Vous qu'en vain jamais on ne prie,  
» Que je sois toujours près de lui,  
» Afin qu'au terme du voyage,  
» Sauvé des périls du naufrage,  
» Il soit aussi pur qu'aujourd'hui ! »

Alors la voix se tut, et la Vierge Marie,  
Espoir des affligés, que nul en vain ne prie,  
Se sentit toute émue en voyant ces douleurs,  
Et d'un tendre regard animant sa parole,  
Elle dit : « Jeune enfant, sois bénie et console  
» Ta mère qui verse des pleurs. »

Près du berceau d'un frère où l'amour la réclame,  
Du haut des cieux alors descendit la jeune âme  
Dans le premier rayon du soleil renaissant,  
Et le soir, dissipant une crainte éphémère,  
Un enfant radieux souriait à sa mère  
Qui souriait en l'embrassant.

L'enfant depuis ce jour a marché dans la vie,  
Et quand d'amers chagrins son âme est poursuivie,  
Que de nouveaux dangers environnent ses pas,  
Une invisible main le soutient dans sa route ;  
Et quand dort l'espérance et s'éveille le doute,  
Une voix lui parle tout bas....

*Gerbes de Poésie.)*

DOUARD GOUTÉ DESMARTRES.



## REVUE DES THÉÂTRES.

*Le Cachemire Vert*, par MM. Alexandre Dumas et Eugène Nus.

*La scène se passe à Calais en 1848.*

Un salon d'auberge : une cheminée — une table — des portes à droite et à gauche — au fond une porte et des fenêtres.

Pacifique, brigadier de gendarmerie, entre, ne trouve que le garçon de l'hôtel, et lui dit de prévenir son maître qu'il doit exiger le passe-port de tous les voyageurs, et quand le passe-port sera absent, d'avertir la police. « Je comprends pour les voyageurs, répond le garçon, mais pour les voyageuses.... je ne comprends pas. — D'abord, il est inutile que vous compreniez, jeune homme... Nonobstant, je veux bien vous dire qu'un grand crime a été commis par un personnage du sexe féminin, et qu'il s'agit de mettre la main sur cette individuelle. — Qu'a-t-elle donc fait? — Elle a empoisonné son époux, un baron allemand, et elle ambitionne de passer en Angleterre pour convoler derechef avec un milord anglais. — Ah! pauvre petite femme!... Et vous voulez l'arrêter pour avoir empoisonné un Allemand? — De quelque *paillis* qu'il soit, un époux est toujours un homme.... la société et la morale demandent vengeance... Si donc vous n'apportez pas les passe-ports, je les y viendrai prendre. » (Il sort.)

« Je vous demande un peu, se dit le garçon quand il est seul, ce que ça lui fait que cette petite femme... Ah! voilà une voyageuse! — Mettez-moi où vous voudrez, mademoiselle, dit-elle à la fille de chambre, j'ai une heure au plus à demeurer à Calais. On pourra se procurer ici une voiture et des chevaux? ajoute-t-elle en s'adressant au garçon. — Justement, madame est à l'hôtel de la Poste. — Bon! dès que j'aurai parlé au directeur de

la douane... Comment le voit-on, le directeur de la douane? — Quand il passe, et il passe deux fois par jour sous la fenêtre. — Je vous demande comment on lui parle? — Dam!... on l'appelle monsieur, comme tout le monde. Oh! il n'est pas fier! — Mais, mon Dieu, je ne vous demande pas tout cela. — Alors, que demande madame? — Je demande, quand on a une réclamation à faire au directeur des douanes, comment il faut s'y prendre pour lui parler. — Je crois qu'en allant chez lui c'est encore le plus sûr. — C'est bien! (Elle se met à une table et écrit.) « Monsieur » le directeur, madame Claire Wilkins, née » de Beaufort, désirerait avoir l'honneur » de vous entretenir un instant à propos » d'un cachemire que viennent de lui » sir vos douaniers, et qui sort de la mai- » son Brousse, rue Richelieu; elle espère » qu'en justifiant de son achat en France, » elle lèvera l'interdit qui a été mis sur lui » comme cachemire étranger. J'ai l'hon- » neur, etc. » Tenez, monsieur, dit-elle au garçon, faites porter cette lettre tout de suite au directeur des douanes, et rapportez-moi la réponse aussitôt le retour du commissionnaire.

« Un cachemire si beau! qui m'allait si bien! dit la jeune femme lorsqu'elle est seule. Ce n'est pas à ces niais de douaniers que j'en veux, ils font leur métier... pauvres gens! mais c'est à ce monsieur. C'était bien la peine, après deux ans passés loin de la France, de retrouver un compatriote sur un bateau à vapeur, pour que, sans motif, sans raison, sans prétexte, il vous fasse un pareil tour... Il m'engage à cacher mon châte, et puis il me dénonce. Je suis furieuse! Certes, ce monsieur m'a bien ennuyée, bien obsédée pendant la traversée... Mais je ne croyais pas qu'un homme du monde, car au bout du compte



il a l'air d'un homme du monde... fût capable d'une semblable indécatesse.... Je voudrais bien savoir ce qu'il est devenu, ce monsieur... En tout cas, il peut être tranquille; à quelque époque que je le rencontre, et en quelque lieu que ce soit, je me le rappellerai.

— Serait-ce moi, madame, qui aurais eu le bonheur de laisser une trace si profonde dans votre esprit? dit en entrant ce monsieur. J'avais pour 500 mille francs de cachemires dans mes bagages; à la faveur de la dénonciation que j'ai faite, j'ai détourné l'attention des douaniers, capté leur confiance, et soustrait ma cargaison à la rapacité du fisc. — Mais vous êtes donc... un contrebandier?

— Oh! mon Dieu!... comme dit madame Viardot.... *Yo son contrabandista*.... Lui avez-vous entendu chanter cette chanson espagnole?... Elle la chante d'une façon ravissante; il y a surtout une ritournelle, un effet d'écho qui rebondit dans la montagne, et... (il essaye la ritournelle). — Ainsi, monsieur, vous avouez que vous êtes contrebandier, et sans respect pour la distance qui nous sépare... — Comment, madame! une femme d'un esprit distingué comme le vôtre, partage les préjugés du vulgaire? Mais tout le monde fait de la contrebande... — Tout le monde!...

— Sans doute, et l'on peut être une femme gracieuse, spirituelle, aristocratique, et... essayer de passer un cachemire en fraude. » Claire, à cela n'ayant rien à dire, reprend aussitôt : « Puisque, grâce à la ruse que vous avez employée... vous voyez que j'adoucis le mot... — Je vous remercie de cette délicatesse, madame... — Si donc, grâce à cette ruse vous avez passé pour 500 mille francs de châles de l'Inde... »

— Pur Thibet, madame. — Vous me permettez de remplacer mon cachemire, s'il est perdu, et vous me ferez une remise.

— C'était parfaitement mon intention. Si madame veut bien me donner son adresse à Paris... — Malheureusement, je ne vais

pas à Paris. — Peu importe, madame, où vous allez, vos cachemires vous suivront.

— Faisons mieux : vos ballots sont ici, montrez-moi votre assortiment, je ferai mon choix. » Il va pour sortir, le garçon entre.

« Je rapporte la lettre de madame, dit-il en échangeant un geste d'intelligence avec le monsieur; le directeur de la douane est à la campagne. Madame n'a pas d'autres ordres à me donner? — Si! faites apporter les bagages de monsieur. — Le domestique de monsieur vient d'arriver avec le porte-manteau et le perroquet; il a demandé M. le capitaine Conrad de Francarville, et on l'a introduit dans la chambre de monsieur. » Le garçon s'éloigne.

« Ainsi, monsieur, vous êtes M. de Francarville? — Oui, madame. — Capitaine? — De vaisseau dans la marine française. — Avez-vous quelque nouveau subterfuge? — Ma foi, non... Je vous prierai donc de trouver à ma conduite le motif le plus probable. — Il ne faudra pas un grand effort d'esprit pour cela. — Voyons, madame. — Vous vous êtes dit : Voilà une femme qui n'est pas tout à fait... laide, qui a quelque distinction, quelque esprit, et qui, du premier coup d'œil, en voyant M. de Francarville, ne paraît pas l'apprécier selon ses mérites... Eh bien! mais cette femme, à l'aide d'une fable, je vais me créer la facilité de savoir son adresse... le droit de lui faire accepter une restitution... cela ouvrira entre elle et moi une manière de connaissance, et peut-être qu'à force de me voir, cette femme finira par changer de sentiment à mon égard. — Eh bien, madame, cela prouve que je vous aime. — Vous tombez mal, monsieur, car je vous déteste. — Voilà notre situation parfaitement éclaircie. — Pas encore, monsieur; vous savez pourquoi je vous déteste, et je ne sais pas pourquoi vous m'aimez. — Parce qu'en vous voyant, je vous ai trouvée jolie; en vous parlant je vous ai trouvée spirituelle; en vous jugeant, je



vous crois bonne. — Et cela, en deux heures, en passant de Douvres à Calais? — Oh! non, madame, en deux jours. — Ah! vraiment!... cela devient respectable. (Elle va s'asseoir près de la cheminée.) — Je vous ai vue à Drury-Lane... en sortant j'ai dit à mon cocher de suivre votre voiture, j'ai su ainsi que vous demeuriez à l'hôtel de la Tamise; là, j'ai appris que vous étiez libre, indépendante... J'ai deviné que vous étiez la femme que le ciel me destinait. — Ah! vous avez deviné! — Dans de certaines circonstances, je suis doué d'une seconde vue. — Je vous en fait mon compliment. — J'ai quitté Londres hier en même temps que vous, décidé à vous suivre jusqu'au bout du monde. — J'espère bien, monsieur, ne pas vous mener jusque-là. — Tant mieux! j'y suis allé si souvent! — Tout cela est on ne peut plus spirituel. (Elle sonne.) Seulement, vous comprenez que la situation éclaircie, comme vous le dites, je n'ai plus qu'une prière à vous adresser... C'est, en mon absence, de poursuivre la restitution de mon châte, et si vous l'obtenez, de le déposer ici, où je le ferai prendre. (Au garçon qui entre.) Des chevaux et une voiture; dans dix minutes je pars. (A Conrad.) Monsieur, j'ai l'honneur....» (Elle sort.)

Depuis les chemins de fer, il n'y a plus que quatre chevaux à la poste. «Attendez-les à la voiture destinée pour cette dame, dit Conrad au garçon en lui donnant dix napoléons, et faites monter mon domestique dans cette voiture; voilà un mot pour lui. — Vous serez obéi, monsieur,» répond en sortant le garçon, qui gagne huit napoléons à cette affaire.

Claire rentre; elle va chercher sur la table. «Ce malheureux passe-port, où donc est-il? dit elle. (voyant Conrad.) Ah! vous êtes encore là, monsieur? — C'est une inspiration, madame, car n'espérant plus voir... — Mon Dieu! c'est un hasard si vous me revoyez, je cherche mon passe-port; il faut

qu'il soit resté à Douvres, où j'ai laissé ma femme de chambre malade. — Ainsi, vous êtes bien déterminée, à partir? — Dans cinq minutes. — Veuillez me les accorder. — Qu'en ferez-vous? — On jouait avant hier *Roméo* à Drury-Lane, et vous savez qu'il n'a fallu que cinq minutes à *Roméo* pour se faire aimer de *Juliette*. — C'est vrai, mais *Roméo* n'était pas marin. — Auriez-vous quelque chose contre les marins? — J'ai contre eux ce qu'on a contre des hommes qui jurent, qui fument, qui... — Moi, madame, non-seulement je ne fume jamais, mais j'ai en horreur l'odeur du tabac; aussi, à mon bord le cigare était interdit. Quant à jurer, depuis que j'ai l'honneur de me trouver en rapport avec vous, j'ai assez adroitement dissimulé cette habitude pour que je n'aie aucune peine à vous convaincre qu'elle n'est pas profondément enracinée en moi. — Mais à quel propos me dites-vous cela? — C'est que je désire me faire aimer de vous. — Monsieur, je n'aimerai jamais un homme qui me laissera seule pendant neuf mois de l'année pour courir au Sénégal ou au Brésil... Cette voiture est bien lente! — J'avais des sympathies dans le gouvernement qui vient de tomber, et de Londres j'ai adressé ma démission au ministre de la marine. — Ah! — Vous voyez que je rentre dans la catégorie des marins sédentaires, et si cinquante mille livres de rente, un hôtel à Paris, une maison de campagne à Bellevue, une loge aux Italiens... — Je vous arrête, monsieur, au milieu de cette séduisante énumération. Je viens de New-York pour épouser un homme que j'aime et qui m'attend. — Mon Dieu, madame, cela ne prouverait encore rien. — Comment? — J'étais parti de Paris pour aller à la Nouvelle-Orléans épouser une femme qui m'adorait, et qui m'attendait... en m'attendant elle en a épousé un autre. — Je vois avec plaisir que vous avez pris votre parti avec une philosophie admirable. — Je n'avais qu'à



me jeter à l'eau ou à me consoler... Me jeter à l'eau... je sais nager, c'était parfaitement inutile... je me suis consolé. — En vérité, monsieur, vous êtes l'homme le plus étrange que je connaisse... Heureusement voilà mes chevaux qui arrivent, car sans cela, ne fût-ce que pour étudier jusqu'au bout un phénomène aussi remarquable... — Vous seriez restée? — Je le crois. — Eh bien, soyez satisfaite, car ce ne sont pas vos chevaux qui arrivent, ce sont vos chevaux qui s'en vont. — Mes chevaux et ma voiture? — J'ignorais la sainteté du motif qui vous attire en France... Vous vouliez vous éloigner de moi... j'éprouvais le besoin contraire... — Abrégez! Qu'avez-vous fait? — J'ai envoyé mon domestique acheter des huîtres à Boulogne; on les dit plus fraîches qu'à Calais. — Mais, monsieur, vous abusez de mon isolement... C'est odieux!... C'est indigne!... — Ce n'est qu'un retard de quelques heures, madame. — Et savez-vous s'il ne détruit pas un projet, une espérance?... Oui, monsieur, depuis deux années, depuis le jour où des exigences de familles me forcèrent d'épouser un vieillard qui m'emmenait au fond de l'Amérique, un pauvre jeune homme, qui dès l'enfance m'avait été destiné pour époux, me dit : « Partez, moi je pars aussi, je » m'exile de ce monde où vous ne serez » plus, je vais m'ensevelir dans la solitude, » et j'y resterai jusqu'au jour où vous » viendrez me dire : Je suis libre. » — Il a dit cela, madame, et il l'a fait? — Oui, monsieur, et songez qu'il n'avait pas même la consolation de m'écire, je le lui avais défendu. — Épousez-le, madame; ce garçon-là vaut mieux que moi. — C'est sa fête aujourd'hui, je jouissais à l'avance de sa surprise, et vous, monsieur, sans égard, sans pitié... — Grâce, madame, pour un malheureux... Si j'avais su... Si j'avais pensé... Oh! tenez, cette larme que vous répandez, et que je voudrais racheter au prix de mon sang, est le plus cruel châti-

ment que vous puissiez me faire subir... Mais consolez-vous, madame; il reste des chevaux, des voitures à Calais; vous partirez, quand je devrais vous conduire à la Daumont. (Il sort.)

— Il est décidément meilleur que je ne croyais, se dit Claire. (Elle regarde à sa montre.) Huit heures du soir! Il y a déjà quatre heures que je suis ici... C'est étonnant comme le temps passe vite... il est vrai que lorsqu'on se dispute... Mais dans le cas où M. de Francarville ne trouverait pas de voiture, je vais écrire à ce pauvre Ernest; il aura ma lettre, au moins. » Elle dit au garçon de l'hôtel de chercher un messenger pour le château de la Bassée.

Conrad revient. « Dans cinq minutes, madame, dit-il avec tristesse, une voiture attelée de deux chevaux sera à vos ordres, et vous serez heureuse, et il n'y aura que moi qui regretterai toute ma vie mon rêve d'un instant. — Merci, monsieur, dit Claire lui tendant la main; je reconnais que votre conduite est celle d'un galant homme, et si le hasard veut que nous nous rencontrions de par le monde, ce sera avec un véritable plaisir que je vous reverrai. — Alors, reprend le garçon, il est inutile de chercher un messenger pour la Bassée. — Tout à fait inutile, lui répond-elle. (Il sort.) — Pardon, madame, dit Conrad, est-ce que c'est au château de la Bassée que vous allez? — Oui... pourquoi? — C'est que je connais le maître du château. — M. Ernest de Montalais? — C'est mon cousin. — Comment cela? — Ah! mon Dieu! — Quoi? — Ce récit que vous m'avez fait!... Ah! madame! — Monsieur, vous m'effrayez! — Rassemblez toute votre résignation. — Il est malade? — Non, madame. — Mort? — Pis que cela... — Mais quoi donc? mon Dieu! — Il est mon cousin, madame. — Eh bien, vous me l'avez dit... — Il est mon cousin, parce qu'il a... — Parce qu'il a?... — Épousé ma cousine! — C'est impossible! — C'est moi qui ai fait le mariage. Ce pauvre Ernest dépe-



rissait à faire pitié ; au bout d'un an, moi, son voisin, son ami, reconnaissant qu'il n'y avait à ses maux qu'une consolation, je décidai ma mère à faire venir cette consolation au château de Francarville, dans la personne de mademoiselle Diane de Valcreuse, sa petite-nièce... si bien, madame, que ce pauvre garçon se consola peu à peu, et qu'il est depuis dix mois le plus heureux des époux, et depuis quinze jours le plus heureux des pères. — Je vous le répète, monsieur, vous me dites des choses impossibles... — Vous connaissez son écriture ? — Oui. — Voici une lettre qui m'attendait à Londres, dans laquelle il m'annonce l'heureux accouchement d'une femme... (Claire repousse la lettre avec indignation.) Et m'invite à hâter mon retour pour donner mon nom à son fils.... Hélas ! en vous voyant, en vous adorant, j'avais espéré que vous seriez la marraine. — Et c'est vous, monsieur, qui avez décidé ce mariage ! — Je vous jure que si j'eusse su que vous aviez intérêt à ce que Montalais restât garçon, je lui eusse plutôt brûlé la cervelle que de le laisser manquer à sa parole. — A première vue, monsieur, quelque chose me disait que vous me seriez funeste. Je pars... au cas où vous voudriez bien me laisser ces chevaux, cette voiture. — Ils sont à votre disposition ; trop heureux, dans ma disgrâce, de vous rendre ce dernier service. — Fort bien !... Encore une prière. — Une prière ? — C'est de ne pas vous rencontrer sur mon chemin quand je partirai, peut-être m'arriverait-il quelque dernier malheur. » ( Elle entre dans sa chambre. )

Conrad croit que tout est fini ; mais le brigadier Pacifique vient pour arrêter la jeune dame, qui n'a pas de passe-port, il ne connaît que sa consigne, le charme de deux beaux yeux lui est inférieur. Conrad espère que Claire ne partira pas, et charge le garçon de lui dire qu'il part désespéré d'avoir encouru sa colère. — Je lui dirai cela ; et à votre domestique quand il reviendra avec les

huitres, que lui dirai-je ? — Qu'il les mange et vienne me rejoindre à Paris, à mon hôtel. » ( Il sort. )

Claire quitte son appartement et se trouve en face du brigadier ; il exige qu'elle lui remette son passe-port ou qu'elle le suive. Le signalement de la baronne allemande est absolument le sien... 21 ans, taille de 1 mètre 59 centimètres, yeux bleus, cheveux noirs, teint pâle... la position s'aggrave. Elle fait courir après M. de Francarville, et demande une demi-heure au brigadier. Celui-ci place des gendarmes à chaque porte, puis s'éloigne pour prévenir les autorités.

« Il me semble que je fais un mauvais rêve, se dit la pauvre Claire ; je mourrai de honte s'il me faut... et quand je songe que c'est pour rejoindre plus vite cet indigne Ernest ! » Conrad paraît de l'autre côté de la fenêtre. « Ah ! s'écrie Claire, C'est vous, mon Dieu, qui me l'envoyez ! » Elle lui ouvre, il entre, et éteint les bougies. « Je viens de tout apprendre, » dit-il. Il lui met un cachemire sur les épaules et l'engage à fuir... elle s'y refuse. « C'est votre seule ressource, ajoute-t-il ; la voiture est au coin de la rue... » Claire s'y décide ; comme elle va descendre la première... le brigadier paraît au haut de l'échelle et entre par la fenêtre. Le garçon arrive apportant de la lumière. Claire effrayée se cache dans les bras de Conrad. « Que faire ? lui demande-t-elle. — Je vous ai dit que je comptais me marier à la Nouvelle-Orléans. — Oui, monsieur. » ( Il lui présente tout ouvert son passe-port. ) Claire lisant les lignes qu'il lui indique : *Monsieur de Francarville... et sa femme...* « Oh ! monsieur ! » dit-elle, repoussant le passe-port. Mais quand le brigadier, tout en protestant de son respect pour les personnes du sexe, fait entrer deux gendarmes, Claire ne résiste plus, elle prend le passe-port et le présente au brigadier, qui lit : *« Laissez aller et circuler librement M. le » baron Conrad de Francarville et sa*



» femme. » « Et quoi! commandant, dit Pacifique à Francarville, qui s'est tenu dans l'ombre, madame est votre épouse? — Vous voyez! répond Conrad, dont Claire prend le bras après un peu d'hésitation. — Et vous ne vouliez pas répondre d'elle? — Comment, monsieur, vous ne vouliez pas répondre de moi? s'écrie Claire. — Il n'y avait que ce moyen de vous

retenir... Ce sera mon dernier crime... Déjà j'ai réparé le premier. — Eh! mais c'est mon châle, dit-elle, regardant le cache-mire vert qu'il lui a mis sur les épaules. — Quant à mes autres crimes... — Je crois que je n'ai plus qu'un moyen de vous en punir et de me venger. — Et lequel? — C'est de garder ce passe-port. »

J. J. FOUQUEAU DE PUSSY.

## MELANGES.

### ÉNIGME HISTORIQUE.

D. Quel est le prince, né citoyen d'une République, élevé au milieu des dissensions civiles, qui s'opposa au plus puissant

roi de l'Europe, et finit par monter sur le trône, tout en restant chef d'un gouvernement républicain?

## Economie Domestique.

### REMÈDE CONTRE LES ENGELURES.

Ayez de la mousseline à 25 centimes le mètre; — prenez des navets ordinaires (la quantité dépend de l'espace que vous avez à couvrir), coupez-les par morceaux et faites-les cuire avec un peu d'eau dans une casserole, sur un fourneau.

Quand ils sont cuits et que vous les avez écrasés pour en faire une purée épaisse comme un cataplasme, vous prenez de la mousseline plus large que l'engelure, vous versez sur le milieu de la mous-

seline le cataplasme, vous rabattez dessus les quatre côtés de cette mousseline, et quand il est froid, vous le placez sur l'engelure du côté où la mousseline n'est pas rabattue, de manière que les navets soient à même la peau. Vous maintenez ce cataplasme par un autre linge.

Vous mettez ce cataplasme le soir, et vous le renouvelez le matin. Trois jours au plus suffisent pour la guérison des engelures.

## CORRESPONDANCE.

C'est toi! m'écriai-je ce matin en voyant Florence entrer dans ma chambre... Que tu es bonne et dévouée de braver pour me voir ce temps de Sibérie! Assieds-toi, chauffe-toi, chère amie... Comment se porte ton père? comment te portes-tu? — Six degrés sept dixièmes, répondit-elle sans desserrer les dents.... — Mais ton père?... — Il est avec le tien. Mon père dit qu'il aurait honte d'avoir froid, après avoir éprouvé les vingt-cinq degrés qui ont dé-

truit notre armée durant la retraite de Russie. — Mais toi? — Moi, dit-elle en se débarrassant de son manchon de fausse hermine et de son cache-nez tricoté, je ne comprends pas que l'on puisse vivre sans voir le soleil, tant pâle soit-il, et depuis cette année 1850, j'ai déjà bien des jours à retrancher de mon existence. Que c'est triste, mon Dieu!... Sous vos pieds un tapis de neige, sur vos têtes un rideau de neige retombant sur des toits de neige. —

Oh ! oui, ma chère, et qu'il doit y avoir de gens malheureux ! — Les riches vaniteux, d'abord. — Comment cela ? — Sans doute. Pendant cette saison de douleurs qu'on appelle la saison des plaisirs, il leur faut prendre rang dans la société, ouvrir leurs salons, pour être reçus ensuite dans les autres salons. Ces riches vaniteux donnent des fêtes et des bals au-dessus de leur fortune, puis ils sont obligés de se priver du bien-être dont ils eussent pu jouir eux et leur famille. — Eh bien ! tant pis pour eux ! mais, d'un autre côté, tant mieux pour le commerce. — Et les pauvres imprévoyants, reprend Florence, ceux qui ayant tout dépensé *au temps chaud*, se trouveront sans feu, quand *la bise fut venue*. — Ah !... à ceux-là je n'oserais pas leur dire : tant pis pour vous ! mais je dirai : tant mieux pour les personnes charitables, qui vont trouver à déployer toute l'intelligence, toute la richesse de leur cœur, afin de réparer les maux de l'imprévoyance. — Ah ! ça, ma chère, tu es aujourd'hui d'un optimisme !... — Ce que c'est que d'être frileuse ! dis-je en éclatant de rire, comme on voit tout en mal ! — Ce que c'est que d'être devant un bon feu ! reprit-elle en riant à son tour, comme on voit tout en bien !... Et cependant nous avons raison toutes les deux... — Ce qui prouve que le bien peut naître du mal, ajoutai-je après un silence. — Mais je ne viens pas pour m'attrister avec toi, reprit-elle gaiement. — Qu'as-tu fait ? Raconte-moi tes joies de cet hiver. — J'ai été au bal... J'étais belle... J'avais une robe de taffetas blanc, une robe de tulle blanc, dont la jupe était relevée des deux côtés du devant par trois rubans de satin blanc, larges de 8 centimètres, qui partaient du corsage, et se trouvaient placés ainsi : le premier ruban au bas de la couture du dessous du bras, le deuxième 4 centimètres plus loin, et le troisième 4 centimètres plus loin encore. Ces rubans, le premier, long de 50 centimètres, terminé par une rosette formée de boucles

de ruban, cousues sur un rond formé avec du ruban, relevait la jupe repliée sous cette rosette ; le deuxième, long de 70 centimètres, terminé par une même rosette, relevait la jupe en l'arrondissant ; le troisième, long de 90 centimètres, relevait la jupe un peu au-dessus de l'ourlet de la jupe de taffetas. — Le corsage, à pointe, orné d'une draperie ; — les manches pagode, terminées du bas par un simple ourlet, relevées jusqu'au-dessus de la saignée par une rosette plus petite que celles qui relevaient la jupe ; — devant, derrière, sur chaque épaule, une rosette retenait la draperie. — Pour coiffure : mes cheveux en bandeaux, relevés en corde derrière — sur le front : une couronne de feuilles d'acacias, d'où pendaient, de chaque côté des joues, des grappes de feuilles et de fleurs d'acacia blanc. — Au cou, un rang de grosses perles blanches ; — des gants blancs courts ; — des souliers de satin blanc ; — un éventail. — En effet, Jeanne, tu étais très belle. Une dame pourrait copier ta toilette, avec ces changements : une robe de moire antique, corsage à pointe, manches courtes ; — une jupe de dentelle noire relevée de même avec des rosettes de satin rose — une dentelle noire, haute de 25 à 30 centimètres, et longue de 60 centimètres, froncée autour de l'épaulière de la manche de moire : les deux côtés de cette dentelle, relevés devant, sur le haut de la manche, sous une rosette. — Autour du haut du corsage, une dentelle pareille à celle des manches, longue à peu près de 140 centimètres, placée sur le milieu de la poitrine ; à cette dentelle, on formerait un pli double de manière à ce qu'elle ne bridât pas du bas, on cacherait ce pli sous une rosette — on plisserait cette dentelle en la remontant sur chaque épaule de manière à ce qu'elle ne fasse que recouvrir l'épaulière, puis on la laisserait redescendre sur le dos jusqu'au milieu, où l'on y formerait un pli semblable à celui de devant ; ce pli, lorsque le corsage serait lacé, se cacherait par une



rosette. On peut ainsi se faire honneur de ses dentelles noires ou blanches, et cela change, car depuis dix ans on ne connaît que berthes et draperies. — Oh ! mon Dieu, oui, draperies et berthes, on ne sort pas de là ; mais à cette toilette de dame, on peut ajouter une coiffure en barbes de dentelle noire, retenues de chaque côté par des roses sans feuilles. Puis, colliers, épingles, broches, bracelets en diamants, en pierres précieuses, et cela fait une riche toilette... Ah ! j'oubliais de te dire que je suis allée à l'Opéra. — Étais-tu belle encore ? — Tu te moques de moi. J'avais une robe de tarlatane blanche, montante, froncée en gerbe — des manches pagode — une ceinture de velours rouge cerise — et, pour coiffure, de chaque côté de mes bandeaux plats, un nœud de velours rouge cerise — des gants blancs, et un éventail. — J'approuve fort ta toilette, car bien qu'aux Italiens et à l'Opéra il soit convenu d'aller en grande tenue, cependant, comme tout le monde peut y entrer en payant, il n'est pas convenable qu'une demoiselle y soit vue par tout le monde les épaules et les bras nus. — Maman pense comme toi. Est-ce que tu n'as eu aucune distraction, ma pauvre Florence ? — Oh ! je suis allée au spectacle ; mais aux petits théâtres, tu sais, on s'habille comme pour faire des visites : une robe de taffetas noir, montante, des manches pagode, ou Amadis, un manteau, que l'on confie à l'ouvreuse, et jamais on n'ôte son chapeau. J'ai eu aussi deux petites soirées. Dans la première, j'avais — une robe de moire grise, faite à pointe — une berthe d'étoffe pareille — des manches courtes — pour fichu, un canezou de tulle uni mis sous ma robe, et dont les manches longues, demi-larges, montées du bas à un entre-deux, passaient sous les manches courtes, et venaient s'arrêter au poignet. — Pour ma dernière soirée, après avoir détaché le corsage de ma robe de moire, j'ai mis la jupe sur une robe de percale blanche, corsage

à pointe, à manches courtes, et j'ai couvert ce corsage d'un canezou de tulle à manches pagode, terminées du bas par un ourlet sur lequel était une ruche de tulle pareille à celle qui ornait le petit col droit du canezou. — Tu avais des toilettes bien simples, bien modestes... Je gage que tu as été remarquée et que... bientôt un heureux mariage... — Folle... Puis-je t'être bonne à quelque chose ? Dispose de moi ! — Si j'ai besoin de toi ?... mais c'est le ciel qui t'envoie à mon secours, pour m'aider dans la description de notre planche. Assieds-toi là, et écris sous ma dictée.

— Je suis prête, commence.

— Le n° 1 est une espèce de pèlerine fermée derrière qui sert pour les petits enfants, cela se nomme *un pierrot*. Celui-ci est festonné et se brode à l'anglaise et en aillet.

Le n° 2 est un alphabet pour marquer les mouchoirs de nos seigneurs et maîtres, ainsi que nos mouchoirs du matin. — Pardon, Florence, cela me fait penser qu'une aimable Anglaise me reproche de ne lui donner ni J ni W. En effet, dans les alphabets gothiques le J n'existe pas, c'est l'I qui le remplace, et dans les alphabets modernes, le W n'existe pas, il nous est inutile... Mais je lui enverrai ses deux initiales afin de faire ma paix avec elle.

Le n° 3 est un semé qui se brode au plumetis, pour fond de bonnet du matin.

Le n° 4 est un encadrement de mouchoir qui se brode au plumetis, et dont le quart se termine où tu vois une étoile. Ce mouchoir se festonne à l'extérieur.

Le n° 5 est un autre encadrement de mouchoir qui se brode au plumetis et au point de cordonnet ; le quart de ce mouchoir se termine où tu vois une étoile ; ce dessin se brode sur l'ourlet, l'ourlet se découpe ensuite partout où tu vois un pointillé.

Le n° 6 est un dessin de broderie anglaise. Il se fait sur bandes de jaconas pour garnir pantalons, camisoles et petits cols rabattus.

Le n° 7 est l'entre-deux auquel on coud

cette garniture pour former ces cols.

Le n° 8 est un carré en tricot.

Prends 5 aiguilles d'acier de 8 millimètres de circonférence, du coton retors n° 10.

Ce travail se fait toujours à l'endroit.

Monte sur quatre aiguilles 240 mailles, 60 sur chacune.

1<sup>er</sup> TOUR. Rapproche la 4<sup>e</sup> aiguille de la 1<sup>re</sup> aiguille, et forme le carré comme pour tricoter un bas. — Prends la 5<sup>e</sup> aiguille, commence à tricoter la 1<sup>re</sup> aiguille et continue jusqu'à la 59<sup>e</sup> maille; prends cette maille sans la tricoter, tricote la 60<sup>e</sup> et rabats dessus la 59<sup>e</sup>.

Tricote de même les trois aiguilles qui suivent, en rabattant toujours la 59<sup>e</sup> maille sur la 60<sup>e</sup>.

2<sup>e</sup> ET 3<sup>e</sup> TOURS. Semblables au 1<sup>er</sup>.

4<sup>e</sup> TOUR. Tourne ton tricot sens devant derrière, et tricote la 4<sup>e</sup> aiguille que tu viens de tricoter, rabats de même qu'au 1<sup>er</sup> tour l'avant-dernière maille sur la dernière; continue de tricoter de même les 3 aiguilles qui suivent.

5<sup>e</sup>, 6<sup>e</sup>, 7<sup>e</sup>, 8<sup>e</sup> ET 9<sup>e</sup> TOURS. Semblables au 1<sup>er</sup>.

10<sup>e</sup> TOUR. Tourne ton tricot comme au 4<sup>e</sup> tour.

11<sup>e</sup>, 12<sup>e</sup>, 13<sup>e</sup>, 14<sup>e</sup> ET 15<sup>e</sup> TOURS. Semblables au 1<sup>er</sup>.

16<sup>e</sup> TOUR. Tourne ton tricot comme au 4<sup>e</sup> tour.

17<sup>e</sup>, 18<sup>e</sup>, 19<sup>e</sup>, 20<sup>e</sup> ET 21<sup>e</sup> TOURS. Semblables au 1<sup>er</sup>.

22<sup>e</sup> TOUR. Tourne ton tricot comme au 4<sup>e</sup> tour.

23<sup>e</sup>, 24<sup>e</sup>, 25<sup>e</sup>, 26<sup>e</sup> ET 27<sup>e</sup> TOURS. Semblables au 1<sup>er</sup>.

28<sup>e</sup> TOUR. Tourne ton tricot comme au 4<sup>e</sup> tour.

29<sup>e</sup>, 30<sup>e</sup>, 31<sup>e</sup>, 32<sup>e</sup> ET 33<sup>e</sup> TOURS. Semblables au 1<sup>er</sup>.

34<sup>e</sup> TOUR. Tourne ton tricot comme au 4<sup>e</sup> tour.

35<sup>e</sup>, 36<sup>e</sup>, 37<sup>e</sup>, 38<sup>e</sup> ET 39<sup>e</sup> TOURS. Semblables au 1<sup>er</sup>.

40<sup>e</sup> TOUR. Tourne ton tricot comme au 4<sup>e</sup> tour.

41<sup>e</sup>, 42<sup>e</sup>, 43<sup>e</sup>, 44<sup>e</sup> ET 45<sup>e</sup> TOURS. Semblables au 1<sup>er</sup>.

46<sup>e</sup> TOUR. Tourne ton tricot comme au 4<sup>e</sup> tour.

47<sup>e</sup>, 48<sup>e</sup>, 49<sup>e</sup>, 50<sup>e</sup> ET 51<sup>e</sup> TOURS. Semblables au 1<sup>er</sup>.

52<sup>e</sup> TOUR. Tourne ton tricot comme au 4<sup>e</sup> tour.

53<sup>e</sup>, 54<sup>e</sup>, 55<sup>e</sup>, 56<sup>e</sup> ET 57<sup>e</sup> TOURS. Semblables au 1<sup>er</sup>.

58<sup>e</sup> TOUR. Tourne ton tricot comme au 4<sup>e</sup> tour. Il doit te rester 12 mailles, 3 sur chaque aiguille; tricote ces quatre aiguilles sans rabattre de mailles, fais de même 10 tours; total : 68.

Ceci forme l'espèce de dé qui se trouve au milieu du carré.

69<sup>e</sup> TOUR. Prends la 1<sup>re</sup> maille de l'aiguille qui se présente à toi, ne la tricote pas, tricote celle qui suit, et rabats par-dessus, la maille que tu n'as pas tricotée. Ainsi de suite jusqu'à la fin des 12 mailles.

Casse ton coton, de manière à ce qu'il t'en reste 20 centimètres de long; avec ton doigt repousse en dessous de ce carré cette espèce de tuyau, retourne ce carré, enfle ton coton dans une aiguille, fronce les points rabattus et ferme solidement cette espèce de dé; fais-le ressortir du côté où il est tricoté à l'envers, ce qui sera l'endroit du carré; ne l'oublie pas.

Tu vois que les premiers rangs de ce carré ne se composent que de 3 tours, quand ils sont réunis aux 3 tours des autres carrés, cela en forme 6, et ces rangs deviennent semblables aux quatre autres rangs.

Pour un manteau de lit de 2 mètres 70 centimètres de longueur sur 1 mètre 80 de largeur, il faut 150 carrés de 18 centimètres chacun que tu réunis, 15 sur la longueur et 10 sur la largeur, en les cousant à l'envers par un surjet, les uns à côté des autres.

Tu peux faire ces carrés en laine de Berlin et employer alternativement pour



chacun des carrés, les couleurs suivantes : rouge—saumon—gros-bleu—bois—vert—chou — noir, et pour garnir le manteau de lit, tu tricoteras une frange, et changeras de couleur en même temps que les carrés.

En prenant de plus longues aiguilles, et en augmentant le nombre des mailles de ces carrés, tu recouvriras des tabourets usés, tu feras des tapis de lampe ou de flambeaux, mais alors tu ne tricoteras pas l'espace de dé qui s'élève au milieu du carré. Ces tapis de lampe seront doublés d'un carton et d'une étoffe verte.

Le n° 9 est un dessin en filet carré qui se brode en reprises, il sert pour pale et pelote. Pour manteau de lit, et pour tapis de table, en l'ajoutant aux carrés que tu as déjà.

Le n° 10 est un dessin de crochet qui se fait en longueur, il m'a été envoyé par une amie inconnue... bien que connue... comprends-tu ? — Pas précisément, répondit Florence en relevant la tête. — C'est-à-dire, repris-je, inconnue à mes yeux, non à mon cœur... Continue :

Le n° 11 est un petit lièvre qui court à toutes jambes. Sur canevas de soie blanche, il se brode en soie pour : porte-carte de visite, — porte-lunette, — étui à cigare. Sur canevas de coton, il sert pour rond de serviette, — pelote... Il n'y a que le fond qui m'embarrasse. — C'est vrai ! dit Florence, on ne peut le faire ni blanc ni noir... — Une idée !... m'écriai-je, bleu-ciel ! — C'est juste ! Jeanne, un lièvre en courant ainsi, doit se détacher sur un ciel quelconque.

— Le n° 12 ce sont les signes qui représentent les couleurs employées dans ce dessin.

Le n° 13 est un cache-pot, l'étoile indique le bas, écris en tête :

#### CACHE-POTS.

Jamais les fleurs naturelles n'ont été plus à la mode que maintenant, et nos appartements ressemblent à des jardins ;

on voit des fleurs : sur les marches de l'escalier, sur le poêle de la salle à manger, sur les étagères du salon... partout des fleurs ! Mais elles meurent si elles restent enfermées ; il faut les remettre de temps en temps à l'air, au jardin... pour cela elles doivent rester dans leurs pots... comme ces pots de terre jurent au milieu du luxe dont ils sont entourés, on a inventé des cache-pots.

Achète une feuille de carton de vingt centimes, prends la hauteur du pot et sa largeur du haut et du bas, taille un morceau de carton sur le modèle n° 13, les deux côtés seront en biais, réunis-les en les collant l'un sur l'autre. Du bas ils doivent toucher à terre, du haut ils doivent dépasser le pot d'un centimètre.

#### *Cache-pot couvert de mousse.*

Achète de la colle de farine bien légère, — de la toile verte, que tu tailles sur le modèle n° 13, mais en ajoutant deux centimètres de plus dans le haut, — couvre de colle l'envers de cette toile, colle-la sur le carton, et rabats-la du haut et du bas sur l'intérieur du cache-pot. Avec des laines de différents verts, tricote de la mousse (je crois qu'il est inutile de te dire comment cette mousse se tricote), tu recouvres la toile avec la mousse en la tournant à partir du haut, et en la cousant avec du fil vert, le pied en bas, la mousse en haut.

#### *Cache-pot en imitation de porcelaine.*

Achète une feuille de papier doré, — tu as eu des robes de percale fond noir, jaune ou blanc, à fleurs, cherche dans tes restes un morceau assez grand pour le tailler sur le modèle n° 13, — couvre de colle l'envers de ce morceau de percale, colle-le sur le carton, coupe-le proprement du haut, du bas et sur le côté. — Coupe des bandes de papier doré, larges de 4 centimètres, couvre-les de colle, et colle-les à cheval sur le bord du haut et du bas de ce cache-pot.

En tenant l'arbuste ou la plante par sa

racine, on introduit le pot dans le cache-pot.

Le n° 14 est la moitié d'un bas de petit garçon, ce bas se taille dans une vieille chaussette à son père.

Le n° 15 est la moitié de la semelle.

Pour coudre ce bas, on fait à l'envers, à partir des chiffres 11—10—8, etc., jusqu'aux chiffres 37, un rempli de chaque côté, que l'on arrête par un point croisé — on en fait autant à la semelle, à partir des chiffres 10—2 1/2—3 1/2, etc., jusqu'au zéro, puis on réunit par un surjet la semelle au pied, et le derrière du bas de coton, à partir du haut jusqu'au dessous du talon. Quant au haut du bas de coton, il conserve l'ourlet de la chaussette...

Ajoute : Voilà un moyen d'employer utilement tes vieux bas pour ta petite sœur. Y es-tu?... — Oui, continue.

— Le n° 16 est la moitié, c'est-à-dire le devant d'une blouse russe pour petit garçon. Elle se fait en velours — en mérinos uni, ou écossais ; elle se brode en soutache avec le dessin arabe de la planche I, et se boutonne sur le côté. Ces quatre centimètres qui dépassent la jupe de chaque côté forment deux plis qui se regardent — la petite hoche indique où doit se fermer l'ouverture de la poche. Cette blouse est arrêtée à la taille par une ceinture d'étoffe qui se boutonne devant.

Le n° 17 est la manche courte. Sous ces blouses, on met aux petits garçons un corsage de percale blanche, à manches longues, qui se boutonnent au poignet.

C'est fini ! il ne me reste plus qu'à te remercier de ton obligeance.

— Mais, ma chère Jeanne, à quoi servirait l'amitié si ce n'était à partager nos travaux aussi bien que nos plaisirs ? — Tu as toujours partagé mes travaux et jamais mes plaisirs ; c'est là ce qui me fâche... et je n'ai jamais eu que des conseils futiles à te donner, comme : sers-toi de pommade *comagène* pour lustrer et assouplir tes cheveux, tout en les faisant pousser — sers-toi de *crème céleste* pour empêcher le froid de gercer tes mains et ta figure... — Si je te dois d'être belle, c'est déjà beaucoup. ma chère ! Mais tu peux me rendre un service... Je n'ai pas deviné ton rébus.

— En voici l'explication :

Un la — un guerrier jette son gant à un autre guerrier (déli) — une anse (petit golfe) — une haie — une mère — et le chiffre 2 sur un têt-à-porc (vieux mot).

Ce qui veut dire :

*La défiance est mère de sûreté.*

— Merci ! il est exact... Mon Dieu ! comme le temps passe, quand on s'occupe utilement ! Heureusement que nos pères oublient l'heure en causant de la politique du jour, c'est-à-dire : Charité — Bienfaisance — Assistance...

— Allons les voir, cela les distraira.

Nous nous levâmes, et après avoir passé un quart d'heure au salon, voilà que je reviens à toi, ma seconde amie, pour te dire que je te serre la main, et suis à toujours ta toute dévouée,

J. J.

### ÉPHÉMÉRIDES.

12 FÉVRIER, 304 APRÈS J.-C. — MARTYRE DE SAINTÉ EULALIE DE MÉRIDA.

Eulalie naquit à Mérida, en Espagne, d'une famille chrétienne, et son enfance prédestinée se passa dans la prière et le service du Seigneur. Dioclétien, ayant allumé contre l'Église la dernière et la plus terrible des persécutions, Eulalie se sentit brûler de l'ardeur du martyre, et la prudence de sa mère put seule l'empêcher,

à diverses reprises, d'aller se dénoncer elle-même aux bourreaux. Mais enfin la jeune fille trouva moyen de se dérober à cette tendre vigilance, et courant au palais du juge, elle se présenta devant son tribunal et lui dit : « Vous cherchez des chrétiens ?... je suis chrétienne... j'abhorre les faux dieux ! » Disant ces mots, elle renversa



l'autel et dispersa l'encens et les offrandes. Les bourreaux la saisirent, sur l'ordre du magistrat, et déchirèrent ses flancs avec des peignes de fer. Pendant ce supplice, elle souriait en répétant : « Seigneur Jésus, on grave votre nom sur mon corps avec le fer ! » Le juge, irrité de sa constance, la fit environner de torches ardentes ; aucune

plainte ne s'échappa encore de ses lèvres, mais ses longs cheveux, flottant autour d'elle comme un voile, s'embrasèrent, et suffoquée par la fumée et les flammes, elle mourut à l'âge de douze ans.

Elle est invoquée comme une des principales patronnes de l'Espagne. L'Eglise célèbre sa fête le 12 février.

### MOSAIQUE.

Si votre ennemi a faim, donnez-lui à manger ; s'il a soif, donnez-lui de l'eau à boire, et le Seigneur vous le rendra.

*Proverbes de Salomon.*

On ne saurait avancer dans les voies de la vertu, à moins de porter jusqu'au scrupule l'amour de la vérité.

SAINTÉ THÉRÈSE.

Le témoignage de la conscience a cet

avantage qu'il nous récompense même des sacrifices inutiles ; tandis que les hommes ne nous savent gré que des réalités.

M<sup>me</sup> NECKER.

Tous les gens ennuyés doivent leurs dégoûts à leurs vices et ne perdent le sentiment du plaisir qu'avec celui du devoir.

J. J. ROUSSEAU.

### RÉBUS.



Paris. — Imprimerie Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.





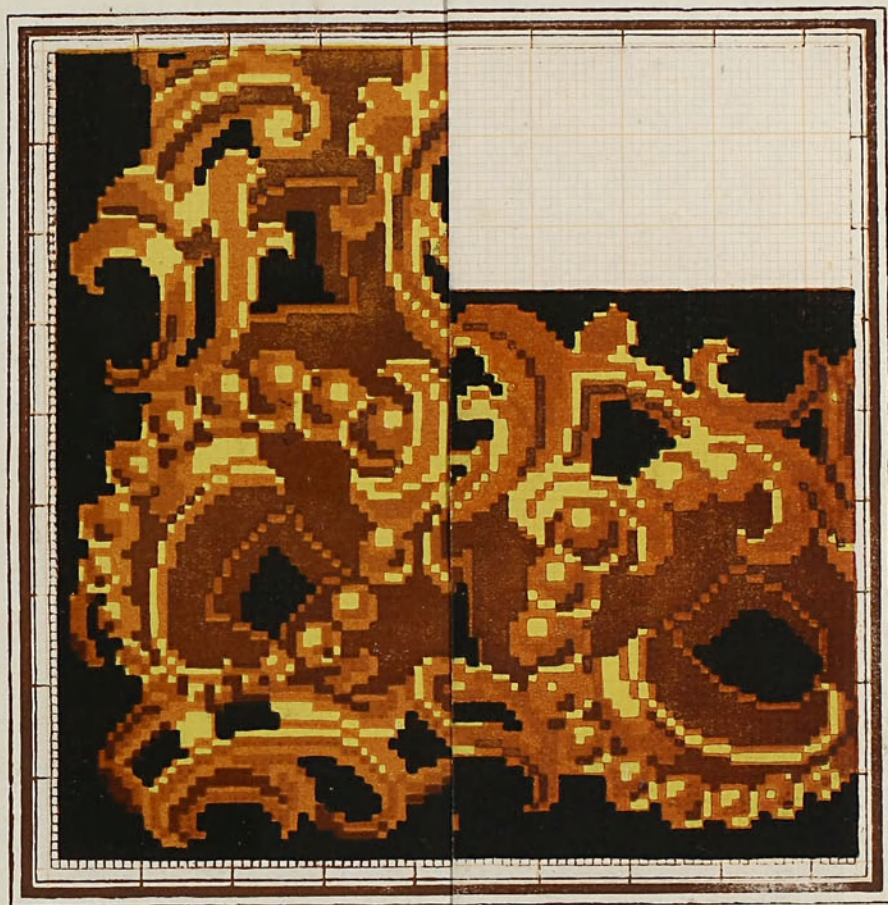


Journal des Demoiselles.

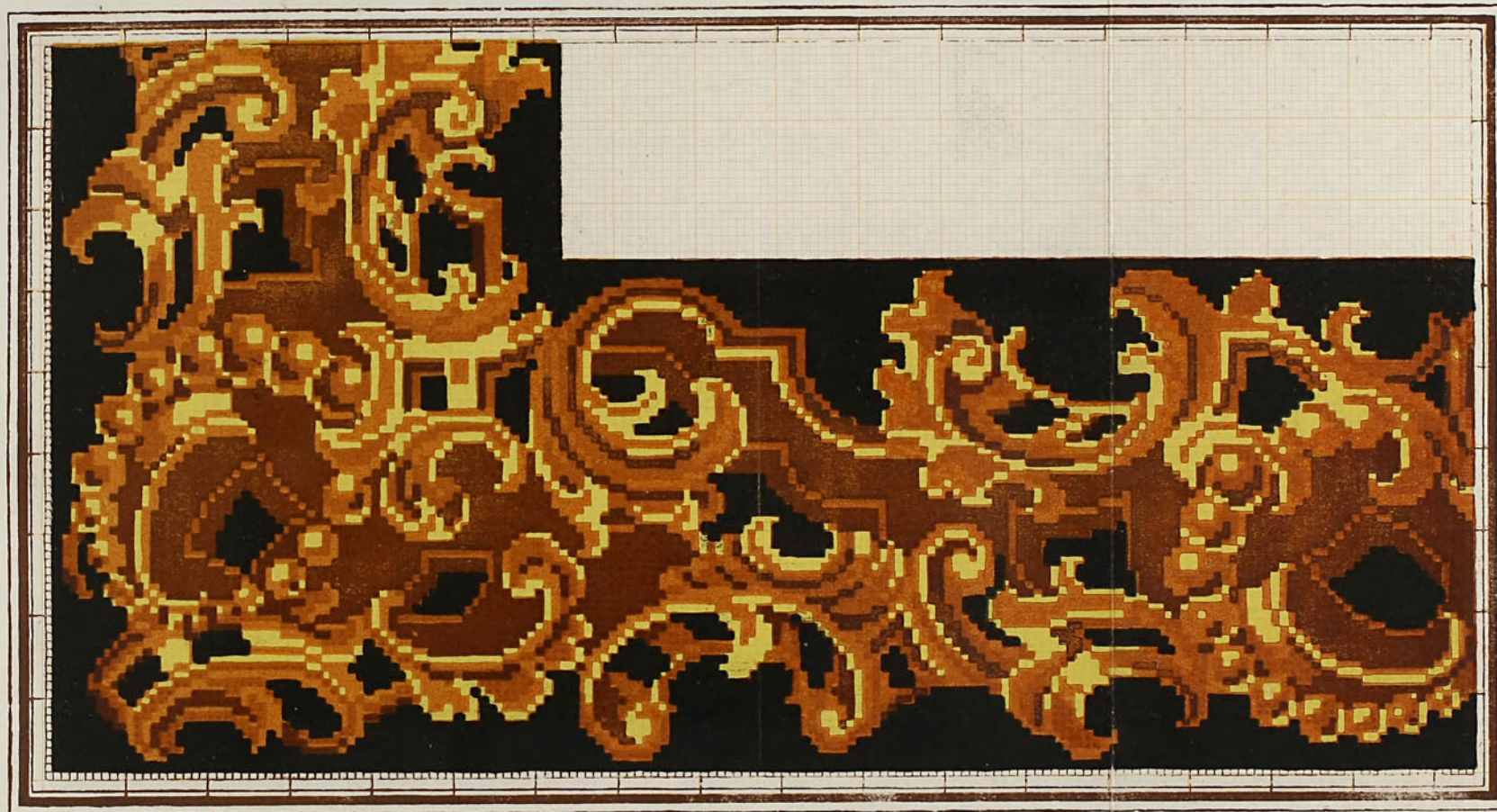
Boulevard des Italiens, 1.

18<sup>e</sup> année.

N<sup>o</sup> II.

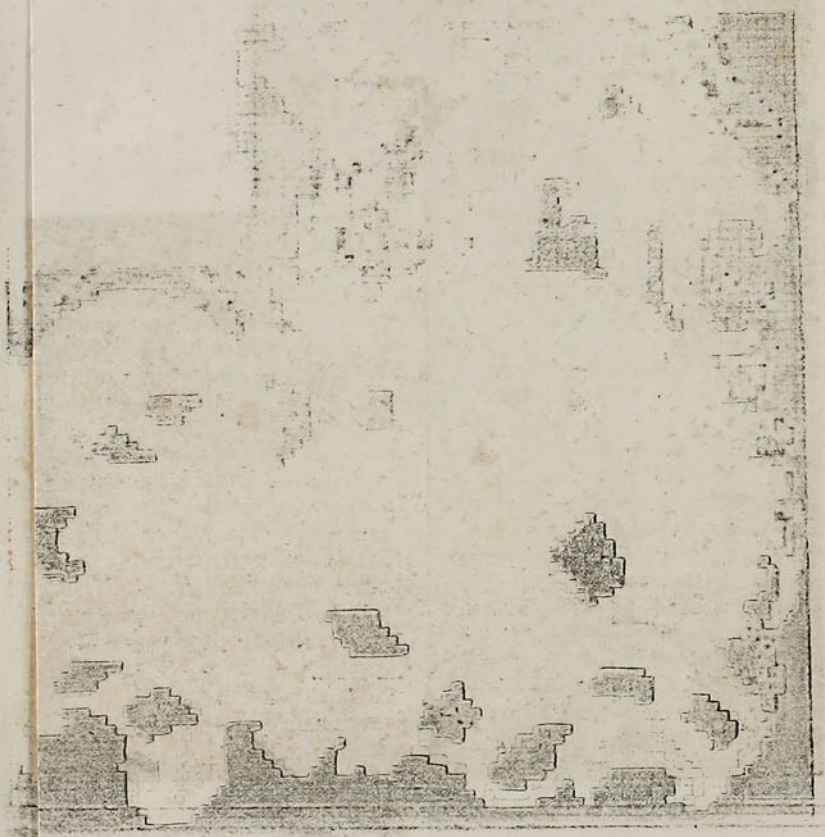






JOURNAL DES DEMOISELLES 18<sup>e</sup> ANNÉE.  
BOULEVART DES ITALIENS .N.1





BOLETIN DE  
MAYO 1871